

## CHAPITRE 3

# QUÉBEC, L'ENJEU DE LA FOURRURE ET TOUJOURS... L'OUEST



The Battle of the Bay, 1697. Pierre Le Moyne d'Iberville - commandant du *Pélican* - remporte une victoire écrasante à la baie d'Huson sur la flotte anglaise de l'amiral Fletcher. (Norman Wilkinson, *gracieuseté des Hudson Bay Company Archives, Archives of Manitoba P-401*)

**L**ES GUERRES MENÉES PAR LES IROQUOIS CONTRE LES FRANÇAIS ET LEURS ALLIÉS AMÉRINDIENS s'interrompent avec l'intervention du régiment Carignan-Salières en 1667. Les explorateurs français repartent à la découverte du continent et réussissent à édifier un empire colossal pour leur souverain.

La pérennité de l'entreprise est cependant menacée lorsque débute la *French and Indian War* en 1754 dans la vallée de l'Ohio. Les hostilités entre Français et Britanniques aboutiront à la prise de Québec, le 13 septembre 1759, après que l'armée de James Wolfe eût débarqué sur les berges de Sillery aux petites heures du matin...

Désormais, ce seront les Britanniques qui poursuivront la quête de la route de l'Ouest.

## VILLE-MARIE À LA MERCI DES IROQUOIS

En 1660, avec à peine 3000 habitants, la Nouvelle-France était extrêmement vulnérable devant ses ennemis iroquois déterminés à défrendre leur commerce des fourrures. Depuis qu'ils avaient expulsé les Hurons des Grands Lacs, les Iroquois semaient la terreur sur les rives de la rivière des Outaouais et du fleuve Saint-Laurent. À Ville-Marie, la rumeur court qu'ils s'appêtent à attaquer le fort.

Son jeune commandant, Adam Dollard des Ormeaux, propose alors à de Maisonneuve de leur tendre une embuscade aux rapides du Long-Sault, à leur retour de la saison de chasse. En cet endroit stratégique, où la navigation est impossible, les Iroquois devront débarquer de leurs canots et les porter.

Selon certaines sources, Dollard des Ormeaux voulait effrayer les Iroquois et ainsi les dissuader d'attaquer Ville-Marie; selon d'autres, il espérait profiter de la confusion créée par l'embuscade pour s'emparer de leurs canots chargés de fourrures<sup>1</sup>.

Quoi qu'il en soit, Dollard des Ormeaux gagne les rapides du Long-Sault avec 16 compagnons d'armes le 1<sup>er</sup> mai 1660. Une quarantaine de guerriers hurons et algonquins viennent les rejoindre. Mais à peine sont-ils installés dans un fort abandonné que des centaines de canots iroquois apparaissent. Les Français n'en attendaient que quelques-uns. Ils sont pris au piège. Aucun d'eux ne sortira vivant du combat qui perdure plus d'une semaine.

Les Iroquois avaient-ils vraiment envisagé d'attaquer Ville-Marie? Si leur intention avait été telle, la vaillance de Dollard des Ormeaux et de ses hommes les avait sans doute détournés de leur projet. Mais si les Iroquois se dirigeaient tout simplement vers la vallée de l'Hudson afin de livrer leurs fourrures aux marchands hollandais, l'embuscade avait certainement attisé leur haine contre les Français!



Radisson et des Groseilliers  
(Frederic Remington, 1905, Buffalo  
Bill Historical Center, Cody, Wyoming,  
don de M<sup>me</sup> Karl Frank, 14.86)



Louis XIV  
Reproduction d'un  
bronze réalisé par  
Le Bernin, 17<sup>e</sup> siècle, place  
Royale, Québec

*\* Sans jamais quitter le monastère des Ursulines, Marie Guyart s'est intéressée à la vie politique et économique de la colonie. Sa correspondance – plus de 12 000 lettres écrites entre 1639 et 1672 – constitue une source d'informations irremplaçables sur les débuts de la Nouvelle-France.*

*\*\* Jean-Baptiste Colbert a laissé son nom au colbertisme. Selon cette vision, les richesses naturelles des colonies devaient être apportées dans la métropole, transformées en produits manufacturés puis revendues dans les colonies. La métropole accumulait ainsi du capital qu'elle convertissait en un stock d'or, assise de sa puissance.*

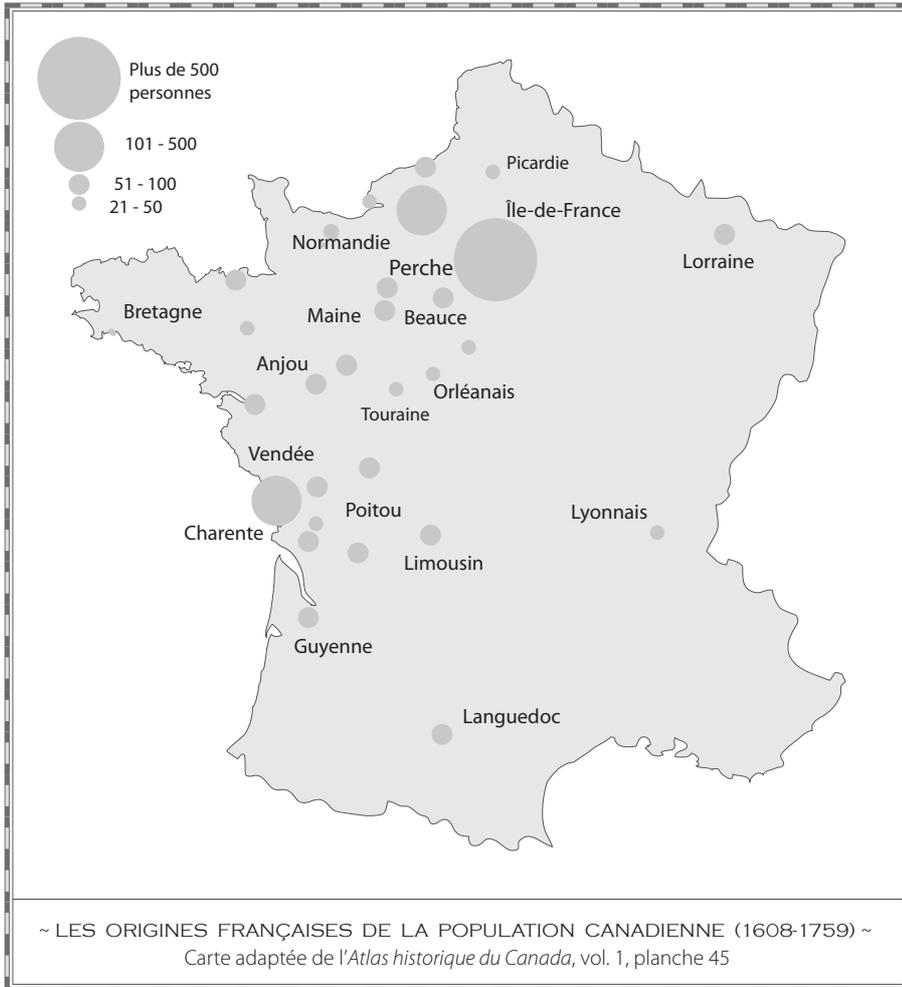
Au mois d'août, de façon tout à fait fortuite, ce sont les pelleteries rapportées à Ville-Marie par Pierre Radisson et Médard Chouart des Groseilliers qui procurent, souligne Marie Guyart de l'Incarnation\*, «une manne céleste qui allait sauver la colonie de la ruine».

Accompagnés de leurs amis Nez Percés du lac Supérieur, les beaux-frères étaient revenus avec une quantité impressionnante de peaux de castor destinées au marchand Charles Le Moyne de Longueuil. Mais sous prétexte que leur travail avait été illégal – le gouverneur avait en effet ordonné aux habitants de ne pas quitter le fort – des fonctionnaires confisquent la cargaison. Radisson et des Groseilliers protestent. Ce dernier se rendra même en France pour obtenir justice. Rien n'y fera.

De cette aventure malheureuse naîtra l'Hudson Bay Company.

### LA DESTINÉE DE LA NOUVELLE-FRANCE SE JOUE À VERSAILLES

Lorsque le gouverneur Pierre Dubois Davaugour entre en poste à Québec le 31 août 1661, il constate l'état déplorable de la colonie. Son avenir apparaît incertain, avec l'intention de plusieurs marchands de fourrure et de colons de retourner en France. Il dépêche le seigneur Pierre Boucher à Versailles pour informer le roi de la situation. Boucher rencontre le ministre Jean-Baptiste Colbert\*\* et le convainc de conserver la colonie, après lui avoir vanté ses richesses naturelles énormes et les avantages que la France pourrait en retirer.



Pierre Boucher  
(Alfred Laliberté,  
Assemblée nationale)

### LES «FILLES DU ROI» EN NOUVELLE-FRANCE

Quelles sont ces jeunes femmes qui ont osé traverser l'Atlantique pour prendre époux en Nouvelle-France ?

Pour bien saisir les raisons qui les ont incitées à poser ce geste, il faut se rappeler que la vie des Françaises était à l'époque ordonnée par une règle de conduite très stricte et qu'elle se déroulait sous la tutelle du père, d'un frère ou d'un mari. Orphelines pour la plupart et vivant habituellement dans un hospice (de la Salpêtrière, en particulier) jusqu'à l'âge adulte, les futures filles du roi ne pouvaient compter sur une protection masculine lorsque viendrait le temps de s'intégrer dans la société. Elles préférèrent tenter leur chance au Nouveau Monde.

La dot royale aidant (environ 50 livres – soit les  $\frac{2}{3}$  du salaire annuel d'un engagé), la majorité des filles du roi se marient quelques mois après leur arrivée. Elles rempliront leur devoir de façon exemplaire, enfantant à un taux annuel de 55 à 65 naissances par millier. Un taux normal à l'époque variait entre 30 et 45 naissances par millier; aujourd'hui il oscille autour de 11.



Jean Talon  
(Alfred Laliberté,  
Assemblée nationale)

\* Ces données et celles qui suivent sur l'évolution de la population pendant les 17<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles sont extraites du volume 1 de *Atlas historique du Canada - Des origines à nos jours*.

Louis XIV prend la destinée de la Nouvelle-France en main. En 1663, il dissout la Compagnie des Cent Associés qui n'avait réussi à y implanter que 642 colons. La population totale s'élevait à environ 2500 habitants alors qu'elle atteignait les 100 000 dans les colonies anglaises de la côte atlantique\*. Le roi instaure ensuite un Conseil souverain et remet le pouvoir exécutif au gouverneur Augustin de Saffray de Mézy et à l'intendant Jean Talon. Il confie la responsabilité des affaires politiques et militaires au premier et le développement de l'économie et de l'administration des finances au second.

Mais la colonie ne pouvait se développer sans que la paix ne soit rétablie et le commerce des fourrures réactivé. En effet, cette activité économique assurait son financement. Louis XIV enverra donc le régiment Carignan-Salières en Nouvelle-France pour affirmer son autorité.

Un traité de paix est signé entre Français et Iroquois en 1667. Jean-Baptiste Colbert incite alors les Français et les Françaises à s'établir dans la colonie. Quelque 1500 personnes, dont environ 775 «filles du roi» des régions de Picardie, de Normandie, de Vendée et de l'île de France, répondent à l'appel. En 1681, la population atteindra 10 000 personnes, établies pour la plupart dans la vallée du Saint-Laurent.

### RADISSON ET DES GROSEILLIERS À LA BAIE D'HUDSON

Les coureurs des bois avaient exploré la région nord du lac Supérieur jusqu'à la baie d'Hudson et avaient recensé une quantité exceptionnelle de castors, au moins six millions, selon les estimations. Cette découverte les avait convaincus qu'il serait rentable d'expédier les fourrures directement de la baie d'Hudson vers la France plutôt que de les transiter via Ville-Marie. Ils soumettent leur projet au gouverneur Pierre Dubois d'Avaugour qui l'envoie au ministre des Affaires coloniales, Jean-Baptiste Colbert. Le ministre refuse et interditera même aux colons d'aller dans les Pays-d'en-Haut\*\* sans l'autorisation du gouverneur. Le développement de l'agriculture et l'établissement d'industries sont à la base de l'économie d'un pays, invoqua-t-il; laissons aux Amérindiens le soin d'apporter leurs fourrures à Ville-Marie.

C'était là bien mal connaître le goût de liberté et d'aventure des jeunes colons qui partent sans prévenir les autorités. Un commerce illégal encouragé par les compagnies de traite s'amorce ainsi et ceux qui l'exercent deviennent «coureurs des bois». Plusieurs centaines se hasarderont sur la route de l'Ouest: «Nous sommes des Césars» proclame Radisson, le plus illustre d'entre eux.

Devant le refus de la France, Radisson et Des Groseilliers s'adressent à des marchands de Boston. Ayant obtenu un contrat, ils affrètent des navires et partent pour la baie d'Hudson. Ils ne réussiront cependant pas à l'atteindre, ni en 1663 ni en 1664. Sur recommandation des commissaires du roi Charles II rencontrés à Boston, Radisson et Des Groseilliers présentent leur projet à Londres. Le prince de Rupert met l'*Eaglet* et le *Nonsuch* à leur disposition.

\*\* La région des Grands Lacs était ainsi appelée parce qu'on s'y rendait par l'amont, c'est-à-dire en remontant le courant à partir de Montréal.

### LA CHARTE ROYALE DE L'HUDSON BAY COMPANY

Le précieux document – un des plus anciens de l'histoire canadienne – a été rapatrié au pays en 1996. Il avait été conservé depuis 1670 au Beaver House de Londres, siège social de la compagnie.

La charte se trouve aujourd'hui au nouveau siège social de la compagnie à Winnipeg. Une visite au Manitoba Museum of Man and Nature permet d'en admirer une reproduction<sup>2</sup>.

Armoiries de l'Hudson Bay Company  
(Bibliothèque et Archives Canada C-016387)



Les coureurs des bois appareillent pour la baie d'Hudson le 5 juin 1668. L'*Eaglet* sur lequel se trouve Radisson connaît des difficultés et doit rebrousser chemin, mais le *Nonsuch* emportant Des Groseilliers atteint sa destination le 29 septembre. Au printemps, ce dernier regagne l'Angleterre avec une cargaison impressionnante de fourrures.

Le succès de l'entreprise conduit à la création de l'Hudson Bay Company en 1670. Charles II lui accorde une charte royale et lui concède la suzeraineté ainsi que l'exclusivité du commerce des fourrures sur tout le bassin hydrographique de la baie d'Hudson, lequel s'étend dans l'ouest du Québec, le nord de l'Ontario, le Manitoba, la Saskatchewan, l'Alberta et l'est des Territoires du Nord-Ouest. Ce territoire sera nommé Terre de Rupert en hommage au prince qui avait soutenu le projet.

Au lendemain de la proclamation de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique (1867), sir George-Étienne Cartier se rendra à Londres pour négocier l'achat de la Terre de Rupert. L'expansion territoriale vers l'ouest s'avérait urgente: le gouvernement redoutait en effet que si les Canadiens n'occupaient pas ce territoire, ce serait les États-Unis qui le feraient. Il achète donc la Terre de Rupert – vaste étendue de 3,9 millions de km<sup>2</sup>, soit plus que l'Europe actuelle – le 23 juin 1870 pour la somme de 1,5 million de dollars.

### JOLLIET, MARQUETTE ET CAVELIER DE LA SALLE SUR LE MISSISSIPPI

À la faveur du traité de paix de 1667, des explorateurs et des missionnaires partent à la découverte du continent, les uns pour identifier la route de l'Ouest et conquérir le territoire pour le roi, les autres pour sauver des âmes.

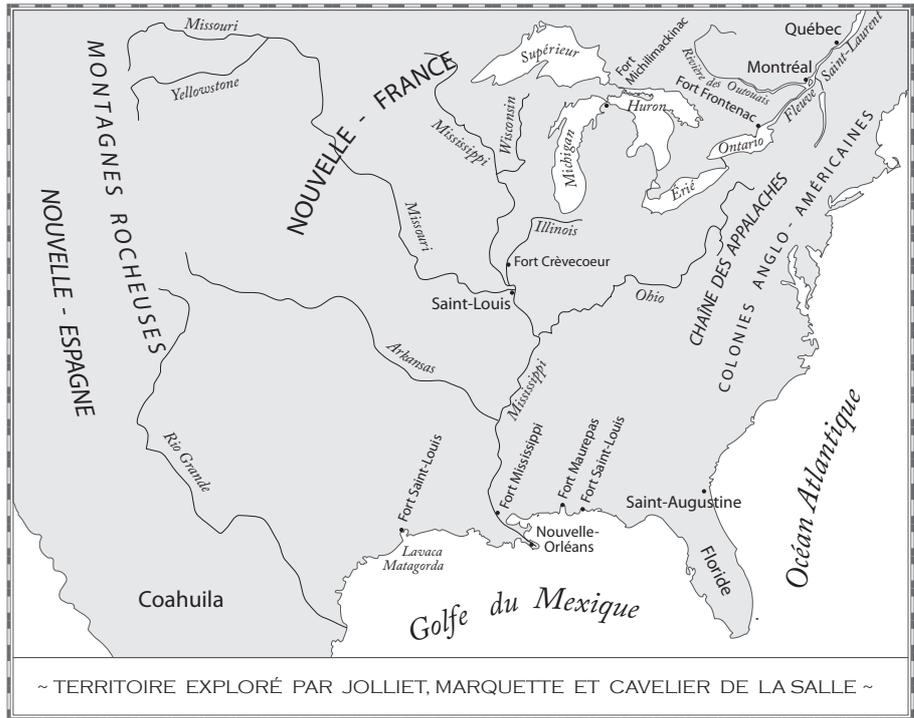
En décembre 1672, Louis Jolliet rejoint le père Jacques Marquette à la mission Saint-Ignace de Michilimakinac (jonction des lacs Huron et Michigan). L'explorateur avait été mandaté par le gouverneur Louis Buade, comte de Frontenac, pour déterminer si le Mississippi coulait en direction sud dans le golfe du Mexique ou vers l'ouest dans la baie de Californie.



Louis Jolliet  
(Marc-Aurèle de Foy  
Suzor-Côté,  
Assemblée nationale)



Jacques Marquette  
(Alfred Laliberté,  
Assemblée nationale)



Dans ce dernier cas, le fleuve ouvrirait un passage vers les Indes, évitant aux navigateurs un voyage long et difficile par le détroit de Magellan.

Joliet et Marquette quittent Michilimakinac au printemps avec des guides amérindiens. Après avoir traversé des lacs et descendu des rivières, ils atteignent le Mississippi près de l'actuelle ville de Saint-Louis. Ils poursuivent leur expédition sur le grand fleuve et sont émerveillés par la beauté des paysages, la variété des plantes et des oiseaux. Ils sont tantôt accueillis par des tribus chaleureuses, tantôt rejetés par des tribus méfiantes et agressives. Aussi, lorsqu'ils arrivent à l'embouchure d'une rivière (Arkansas) qui se jette dans le Mississippi, ils déduisent que le fleuve se décharge dans le golfe du Mexique et non dans la baie de Californie. Ils rebroussement chemin.

Joliet perd ses carnets de voyage en transportant son canot de rivière en rivière. Mais son expérience dans une contrée encore jamais explorée par des Français servira à René-Robert Cavalier de La Salle. Dix ans plus tard, celui-ci descend le Mississippi jusqu'à son embouchure dans le golfe du Mexique.

Originaire de Rouen, Cavalier de La Salle était débarqué à Ville-Marie en 1667 et avait reçu des Sulpiciens un fief dans la partie ouest de l'île. Son désir d'identifier la légendaire route qui le conduirait en Chine était si vif qu'il en parlait constamment. En raison de son obsession, on nommera avec ironie «La Chine» le fief qu'il avait reçu.

À la demande du gouverneur, Cavalier de La Salle rencontre, en 1673, les chefs des Iroquois pour négocier l'établissement d'un fort sur le lac

## DE L'EMPIRE AZTÈQUE À LA NAISSANCE DE LA NOUVELLE-ESPAGNE

Les Aztèques envahissent la vallée de l'Anahua (vallée de Mexico) au cours du 13<sup>e</sup> siècle, se substituant alors à la civilisation millénaire des Toltèques de Teotihuacán. Selon leur tradition, ils auraient trouvé en 1325, sur une petite île au milieu du lac Texcoco, l'endroit que leur avait indiqué leur dieu Huitzilopochtli pour élever une ville. Nommée Tenochtitlán, la ville s'étendra au-dessus des marécages de l'île et sera rapidement couverte de fontaines et de jardins. Elle comptait environ 350 000 personnes lorsque les Espagnols dirigés par Hernán Cortés y parviennent à l'été 1519.

Le conquistador avait préparé l'attaque de Tenochtitlán quelques mois plus tôt à partir d'une base qu'il avait établie en un lieu qui deviendra la ville de Veracruz. Il avait compris que Tenochtitlán était fabuleusement riche et que seule la force assurait la cohésion de l'empire aztèque. Cortés entreprend sa conquête avec environ 500 soldats espagnols, une dizaine de cavaliers, quelques pièces d'artillerie et Malinche, une jeune princesse maya qui avait été capturée dans le Yucatán. Parce qu'elle connaît la langue náhuatl, Malinche s'adresse aux tribus qui étaient hostiles à l'empereur Moctezuma et convainc des milliers d'Indiens à s'allier à Cortés.

Après une campagne militaire qui avait duré deux ans, Cortés entre dans la capitale aztèque, le 13 août 1521, réalisant sa conquête rue par rue, canal par canal. La combinaison de plusieurs facteurs peut expliquer son succès sur une armée numériquement très supérieure à la sienne : la haine de nombreuses tribus à l'égard des suzerains aztèques, la conviction de Moctezuma que Cortés était un dieu réincarné, les qualités de diplomatie et de leadership de Cortés, les armes européennes – arbalètes, mousquets, épées d'acier –, les chevaux, la maladie et l'aide de l'interprète Malinche.

Hernán Cortés construit une ville espagnole au-dessus de Tenochtitlán qu'il avait réduite en ruines. En son centre, il crée une *plaza mayor* sur laquelle donnent la cathédrale chrétienne élevée sur le site du temple de Huitzilopochtli et le palais vice-royal sur le site de l'ancien palais de Moctezuma. Il renomme l'empire aztèque «Nouvelle-Espagne».

Charles Quint accorde une charte à la nouvelle ville de Mexico ; un conseil de ville (*cabildo*) est reconnu en 1522. Celui-ci se voit accordé le leadership sur les autres *cabildos* de la Nouvelle-Espagne en 1535, la vice-royauté espagnole s'étant développée vers le nord (conquête des Huastèques) et vers le sud (contrée maya). L'autorité du vice-roi s'étendra à l'Amérique centrale, jusqu'à ce que celle-ci soit intégrée à la capitainerie du Guatemala (1544). La vice-royauté disparaît le 24 août 1821 avec la proclamation de l'indépendance du Mexique par le traité de Cordoba.



Guerrier aztèque  
(Artiste inconnu, 1960,  
collection privée)

Ontario, au confluent du Saint-Laurent et de la rivière Cataracoui. Ce fort (nommé Frontenac) allait permettre aux Français de contrôler le commerce des fourrures dans la région. Il servira en outre de base à Cavelier de La Salle pour ses expéditions sur les lacs Ontario et Michigan ainsi que sur les rivières Illinois et Ohio.

En janvier 1682, l'explorateur entreprend à partir du fort Crèvecoeur le voyage qui le mènera à l'embouchure du Mississippi. Le 9 avril, habillé en gentilhomme de la cour portant une écharpe bleue brodée de fils d'or, un jabot, des manchettes de dentelle et un feutre emplumé sur une perruque en cascade, Cavelier de La Salle prend possession du territoire exploré au nom de Louis XIV, roi de France et de Navarre. Il le nomme «Louisiane» en son honneur. Et pour bien signifier aux autres pays colonisateurs – l'Angleterre et l'Espagne – que la Louisiane était une possession française, Cavelier de La Salle propose à Louis XIV d'y établir une colonie. Il propose aussi de construire une suite de forts en bordure du golfe du Mexique en vue d'envahir la Nouvelle-Espagne. Ses adversaires mettent en doute le réalisme d'un projet aussi ambitieux, mais Louis XIV y voit l'occasion de porter un dur coup à son ennemie de l'heure, l'Espagne. Il accorde donc à Cavelier de La Salle les vaisseaux *Joly*, *Belle*, *Aimable* et *Saint-François*, une centaine d'hommes d'équipage et une armée de 100 soldats. Des engagés, des valets, des marchands, des femmes, des enfants et trois missionnaires de l'Ordre de Saint-Sulpice accompagnent l'explorateur.

Les navires quittent le port de La Rochelle en décembre 1684. La traversée est pénible en raison de vents violents et de la perte du *Saint-François*, dans lequel se trouvait la majeure partie des vivres. Le *Joly*, l'*Aimable* et la *Belle* pénètrent dans la baie de Matagorda (côte du Texas) le 18 janvier. Deux mois durant, Cavelier de La Salle cherchera sans succès l'embouchure du Mississippi dans son vaste delta. Le capitaine du *Joly*, dont l'incompatibilité de caractère avec Cavelier de La Salle avait été évidente sitôt leur rencontre à La Rochelle, retourne en France avec plusieurs colons découragés.

L'aventure s'avérera encore plus difficile lorsque la *Belle*\* s'échoue sur un banc de sable dans la baie de Lavaca au cours d'une tempête. Avec des pièces de bois récupérées du naufrage, Cavelier de La Salle érige le fort Saint-Louis et y installe les colons. Il part ensuite à la recherche du fleuve Mississippi à bord de l'*Aimable*. Après deux longues années d'efforts inutiles, ses compagnons d'infortune se mutinent et l'assassinent.

Le 22 avril 1689, Alonso de León, gouverneur de Coahuila en Nouvelle-Espagne, découvre par hasard les ruines du fort Saint-Louis. La vingtaine de colons qui avait réussi à survivre malgré la malnutrition et la maladie avait été massacrée quelques mois plus tôt par une tribu locale. Alonso de León fait enterrer les corps ainsi que les huit canons du fort, avec l'intention de les récupérer plus tard. Lorsqu'ils reviennent en 1722, les Espagnols chercheront en vain les canons.

\* En 1995, des centaines de milliers de perles de verre ont été trouvées lors de l'excavation du navire *La Belle* dans la baie de Matagorda, près des côtes du Texas.

### LES CANONS DU FORT SAINT-LOUIS RETROUVÉS

En 1996, la Texas Historical Commission<sup>3</sup> entreprend des fouilles à Garcitas Creek dans la baie de Lavaca, lieu qu'elle soupçonne être celui de l'ancien fort Saint-Louis. Plusieurs artefacts y sont déterrés, mais de canons, aucune trace. Puis un jour, le propriétaire d'un ranch voisin découvre l'endroit à l'aide d'un détecteur de métal. Des archéologues effectuent des fouilles et trouvent les canons demeurés soigneusement empilés depuis 300 ans. Une quantité étonnante d'objets sera récupérée dans la baie de Matagorda – la coque de la *Belle*, un squelette humain, trois canons de bronze, des millions de perles de verre, des cloches de bronze, de la poterie...

### UN QUART DE SIÈCLE TROUBLE

Autour des années 1680, la France et l'Angleterre se retrouvent dans une position de vive concurrence pour le commerce des fourrures et la pêche. Il s'ensuit nombre d'affrontements qui se déroulent principalement sur deux théâtres : un premier à la baie d'Hudson et à l'île de Terre-Neuve et un second dans la région des Grands Lacs. Les deux puissances souhaitaient s'approprier la baie d'Hudson comme porte d'entrée du continent pour la chasse des animaux à fourrure et l'île de Terre-Neuve comme accès à la pêche sur les Grands Bancs.

Aussitôt sa fondation, l'Hudson Bay Company avait ouvert des postes de traite à l'embouchure des principales rivières qui se déversaient dans la baie d'Hudson. Les tribus algonquiennes qui vivaient à proximité choisirent d'y livrer leurs fourrures plutôt qu'à Ville-Marie. L'économie de la Nouvelle-France s'en retrouve sérieusement ébranlée.

Le gouverneur Jacques René Brisay de Denonville ordonne alors au capitaine de la marine Pierre de Troyes de chasser les Anglais de la baie. La Compagnie française de la baie d'Hudson, qui avait été fondée en 1680 par des marchands de Montréal, dont Charles Le Moyne de Longueuil, finance l'expédition. De Troyes quitte Montréal au printemps 1685 à la tête d'une armée composée de 30 soldats français et de 70 Canadiens, incluant trois des fils de Charles Le Moyne de Longueuil, Pierre Le Moyne d'Iberville, Paul Le Moyne de Maricourt et Jacques Le Moyne de Sainte-Hélène. L'armée traverse la forêt boréale, ses rivières et ses lacs en trois mois. Arrivée à la baie d'Hudson, elle s'empare des forts Moose, Rupert et Albany. Pierre de Troyes confie la garde des forts à Pierre Le Moyne d'Iberville et retourne à Québec. Le Moyne d'Iberville jouera au flibustier : il capture deux vaisseaux anglais et s'empare de leur cargaison. À la fin octobre 1687, il rentre à Québec aux commandes d'un navire chargé de milliers de peaux de castor.

Pierre Le Moyne d'Iberville se distinguera à nouveau à la baie d'Hudson dix ans plus tard comme commandant du *Pélican*. Après avoir franchi le détroit d'Hudson enveloppé de brume et encombré de glace, il arrive devant le fort York (aux mains des Français en 1694-1695 et de 1697 à 1713; connu comme fort Bourbon pendant l'occupation), jette l'ancre et attend le reste de sa flotte. Trois navires anglais pointent à l'horizon. Le Moyne d'Iberville n'a d'autre choix que de les attaquer. Quelques heures lui suffisent pour couler le premier et s'emparer du second pendant que le troisième prend la fuite. Avec cette victoire écrasante, d'Iberville entre dans la légende. La victoire sera toutefois bien vaine car les traités signés à Ryswick<sup>4</sup>, les 30 septembre et 30 octobre 1697, accordent la majeure partie de la baie d'Hudson à l'Angleterre; la France ne conserve que quelques postes.

Les conquêtes de Pierre Le Moyne d'Iberville à Terre-Neuve sont également annulées par les traités de Ryswick.

En vertu d'une entente conclue en 1687, la France et l'Angleterre détenaient chacune un droit de pêche sur les Grands Bancs. Mais faisant fi de l'entente, le gouverneur de la Nouvelle-France avait ordonné à Pierre Le Moyne d'Iberville de s'emparer des ports de pêche anglais. Au cours de la campagne hivernale de 1696-1697, d'Iberville avait ainsi détruit 36 ports, fait 200 victimes, 700 prisonniers et s'était approprié 200 000 quintaux de morue (20 000 tonnes métriques).

Les traités de Ryswick ne donnent lieu qu'à une courte trêve. En effet, la question de la «Succession d'Espagne» replongera l'Angleterre et la France dans une nouvelle guerre<sup>5</sup> dès 1701. En Amérique, les belligérants s'affrontent à partir de 1702 et les postes de traite de la baie d'Hudson changeront de main à plusieurs reprises.

Le traité d'Utrecht (1713) met fin à la guerre de Succession d'Espagne dont la France sort épuisée. Le traité modifie à jamais l'équilibre des forces en Amérique: l'Angleterre prend possession du bassin de la baie d'Hudson, de l'île de Terre-Neuve et de l'Acadie. La France ne conserve que l'île Saint-Jean (Île-du-Prince-Édouard) et l'Île-Royale (Cap-Breton). En définitive, la contribution de Pierre Le Moyne d'Iberville à la baie d'Hudson et à Terre-Neuve s'était avérée bien éphémère. Il en sera bien différemment des efforts de colonisation qu'il entreprendra plus tard en Louisiane...

La France fonde quelques établissements sur l'Île-Royale, dont celui de Louisbourg. Ce petit port de pêche développe des liens avec l'Acadie, Québec, les colonies anglaises d'Amérique et les Antilles. Il devient rapidement une plaque tournante du commerce de l'Atlantique. Entre 1717 et 1745, la France le transforme en une ville forte, entourée de murailles et équipée de batteries et autres ouvrages militaires. L'armée britannique se heurtera à ces défenses quelques années plus tard...

Comme nous venons de le voir, le commerce des fourrures – véritable source de revenus de la Nouvelle-France – était menacé à la baie d'Hudson;



Pierre Le Moyne d'Iberville  
Le 14 novembre 1999, le gouvernement du Québec a offert une réplique de ce monument à la ville de La Havane à l'occasion de son 480<sup>e</sup> anniversaire. (Elzéar Soucy, *Assemblée nationale du Québec*)



Louis Buade, comte de Frontenac  
Gouverneur de la Nouvelle-France à deux reprises - de 1672 à 1682 et de 1689 à 1698 -, le comte de Frontenac avait reçu un double mandat du roi de France : encourager l'expansion du territoire vers l'Ouest et assurer sa défense militaire contre les colonies anglaises et les tribus iroquoises. Né à Saint-Germain-en-Laye en 1622, il meurt à Québec le 28 novembre 1698.  
(Louis-Philippe Hébert, Assemblée nationale, détail)

il allait également se retrouver fragilisé au sud des Grands Lacs et dans la vallée de l'Ohio.

Au fur et à mesure que les explorateurs français avançaient dans l'intérieur du continent, les marchands de fourrures anglais voyaient leur espace de chasse se rétrécir. Leur riposte consistera à offrir aux Amérindiens de meilleurs prix pour les fourrures qu'ils avaient l'habitude de fournir aux Français au poste de traite de Michilimakinac. Les Anglais les encourageront en outre à s'emparer des fourrures de leurs compétiteurs : en 1684, des Amérindiens pillent une dizaine de canots français qui se dirigeaient vers le fort Saint-Louis-des-Illinois.

Cette situation pénible persuade le gouverneur Jacques René Brisay de Denonville qu'il faut soit renoncer à la traite, soit réduire l'action des Iroquois. Il opte pour la seconde solution. En août 1687, à la tête d'une petite armée composée de troupes de la Marine, de miliciens et d'alliés amérindiens, il se rend dans leur région et incendie villages et récoltes. La contre-attaque est foudroyante. Les Iroquois dévastent le village de La Chine dans la nuit du 4 au 5 août 1689 : une vingtaine d'habitants sont tués et une quarantaine traînés en captivité.

Pour venger le massacre, le successeur de Denonville, le gouverneur Louis Buade, comte de Frontenac, ordonne plusieurs raids dans les colonies anglaises. En 1703, des troupes auxquelles s'étaient joints des Abénaquis détruisent la ville de Falmouth (aujourd'hui Portland) ainsi que la plupart des établissements du Maine\*. Dans la nuit du 29 février 1704, Jean-Baptiste Hertel de Rouville et ses hommes se jettent sur le village de Deerfield au Massachusetts : 44 colons sont massacrés et plus de 100 capturés, soit plus

\* Alors qu'elle n'avait que 7 ans, Esther Wheelwright est kidnappée pendant un raid à Wells. Elle sera gardée captive dans un campement abénaquis jusqu'à ce qu'un jésuite négocie sa rançon, quatre ans plus tard. Les Ursulines de Québec l'accueillent dans leur couvent. En 1714, malgré les supplications de sa famille, Esther choisit de prendre le voile. Sœur Esther Marie Joseph de l'Enfant Jésus passera le reste de sa vie chez les Ursulines. Elle sera élue supérieure de la communauté en 1760.

## UN MONUMENT À LA MÉMOIRE DE MADELEINE JARRET DE VERCHÈRES

En 1910, dans le quotidien *La Presse* de Montréal, Elsie Reford s'étonne qu'aucun monument, ni même aucune inscription, ne commémore l'acte fait d'armes que les autres pays envient organiser une souscription «pour faire oublier dont a été récompensée jusqu'ici – à qui l'on doit les célèbres Jardins de ral, lord Grey. La statue de Madeleine moins que l'équivalent canadien de la neur :

Le contraste entre le Verchères sur le Saint-Laurent à l'entrée du port de New York en faveur du Dominion. Trop souvent la statue de La Liberté suggère licence et liberté de duels, aux dépens des intérêts de Verchères suggérera les plus hauts

Le monument est érigé à l'entrée du port de New York est une quasi réplique de la statue de La Liberté huit ans plus tôt. La statuette

Elsie Reford aura donc à la fois servi de modèle et été l'instigatrice de l'œuvre magistrale qui s'élève à Verchères en l'honneur de la plus célèbre héroïne de la Nouvelle-France.



Madeleine Jarret de Verchères (Louis-Philippe Hébert, 1913)

héroïque de Madeleine Jarret de Verchères. «Un à notre histoire», dit-elle. Elle indique vouloir cesser la trop grande ingratitude et le trop long la pure héroïne<sup>7</sup>.» L'horticultrice montréalaise Métis – sollicite l'aide du gouverneur général – Jarret de Verchères devrait être rien de «Statue of Liberty», aurait déclaré le gouver-

message transmis par la statue de Laurent, et la statue de La Liberté York, sera entièrement en la statue de La poursuivre les intérêts individuels, alors que la statue de Verchères idéaux de citoyenneté<sup>8</sup>.

Verchères face au fleuve Saint-Laurent. Il tuelle «À l'affût» réalisée par Louis-Philippe représentait Elsie Reford en tenue de chasse.

servi de modèle et été l'instigatrice de Verchères en l'honneur de la plus célèbre

de la moitié de la population<sup>6</sup>. Les Français laissent derrière eux désolation et soif de représailles...

En octobre 1690, dans l'espoir de chasser définitivement les Français d'Amérique, l'amiral William Phipps quitte le port de Boston à la tête d'une flotte de 34 navires à destination de Québec. Il débarque sur les bords de Beauport, prépare le siège de la ville et envoie un émissaire intimement Frontenac de se rendre. La réponse du gouverneur est demeurée célèbre :

Je n'ai point de réponse à faire à votre général que par la bouche de mes canons et à coups de fusil; qu'il apprenne que ce n'est pas de la sorte qu'on envoie sommer un homme comme moi, qu'il fasse du mieux qu'il pourra de son côté, comme je ferai du mien.

Impitoyablement pilonnés par les batteries françaises et incapables de conserver leur tête de pont sur les bords de Beauport, l'armée de Phipps est vaincue après quelques jours de siège. Les Bostonnais ne renonceront pas pour autant à leur projet.

ÉGLISE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES - UNE LONGUE HISTOIRE

Une première chapelle dédiée à l'Enfant Jésus est édifée en 1687 près de l'Abitation de Québec. Quelques années plus tard, elle est renommée Notre-Dame-de-la-Victoire, évoquant le succès du gouverneur Louis Buade sur la flotte du général William Phipps.

En 1711, elle devient Notre-Dame-des-Victoires, pour témoigner de l'intervention providentielle de la Nature qui avait empêché l'amiral Walker de parvenir à Québec. Détruite en 1759 par les bombardements de l'Armée britannique, elle sera rapidement relevée de ses cendres. L'église Notre-Dame-des-Victoires constitue aujourd'hui l'un des bâtiments les plus connus du Vieux-Québec.

Entretemps, les Iroquois s'adonnaient à la guérilla. Leur raid dans la seigneurie de Verchères donnera naissance à l'une des principales figures héroïques de l'histoire canadienne – Madeleine Jarret de Verchères.

Le 27 octobre 1692, alors que des paysans travaillaient à la récolte dans les champs, des Iroquois surgissent des bois et capturent une vingtaine d'entre eux. Madeleine réussit à s'enfuir, à gagner le fort et à s'y barricader. Elle coiffe aussitôt un chapeau d'homme et monte au bastion. Âgée de 14 ans, elle défendra le fort victorieusement pendant les huit jours que dure l'attaque des Iroquois.

À l'été 1701, lassés de près d'un siècle de conflits intermittents, une quarantaine de tribus iroquoises envoient des représentants à Montréal\* pour négocier la paix. Après une semaine de délibérations, les représentants s'engagent à observer le principe de neutralité dans un traité avec la Nouvelle-France. Ils maintiendront leur parole, résistant aux efforts de persuasion des Britanniques au cours des guerres impériales du 18<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>.

Quelque 20 ans après l'attaque avortée du général Phipps sur Québec, les Anglo-Américains organisent une nouvelle expédition pour s'emparer

*\* L'appellation Ville-Marie disparaît peu à peu à partir du 18<sup>e</sup> siècle au profit du vocable Montréal.*



Lower Town Church and Market Place, Quebec  
On remarque l'église Notre-Dame-des-Victoires sur la place du marché.  
(James Pattison Cockburn, 1831, Musée de la civilisation, collection du Séminaire de Québec, 1993.23300)

## LOUISIANE – TERRE D'ACCUEIL DE NOMBREUX ACADIENS

La Louisiane s'inscrit dans la mémoire collective des Canadiens parce qu'elle a été fondée par Pierre Le Moyne d'Iberville et Jean-Baptiste Le Moyne de Bienville, fils de la Nouvelle-France, et aussi parce qu'elle a accueilli de nombreux Acadiens après le «Grand dérangement» de 1755.

La volonté de la France et de l'Angleterre de se réserver des droits de pêche exclusifs sur les Grands Bancs de Terre-Neuve était telle qu'elles s'étaient disputé le territoire acadien pendant plus d'un siècle, l'occupant alternativement de 1604 à 1713. Vivant tantôt sous la couronne française, tantôt sous la couronne anglaise, les Acadiens avaient adopté une politique de neutralité. Le gouverneur de la Nouvelle-Écosse, Charles Lawrence, n'allait pas tolérer cette façon de faire!

Le déclenchement de la guerre pour la Conquête de la Nouvelle-France l'incitera à exiger que tous les Acadiens prêtent serment d'allégeance au roi George II. Devant leur refus, il ordonne leur déportation. C'est ainsi qu'environ 6500 personnes seront dispersées en France, en Angleterre, dans les colonies anglaises et en Louisiane.

Le poète américain Henry Wadsworth Longfellow a immortalisé le «Grand dérangement» dans son poème *Evangelina or a Tale of Acadia*. Pamphile Le May en a donné une version traduite et adaptée dont voici un extrait :



Départ vers l'exil  
(F. O. C. Darley, in *Evangelina, en sägen från Acadien*, Stockholm, P. A. Norstedt & Söners Förlag, 1901, collection Suzanne Tarte-Poussart)

## Évangéline

Le matin passait vite; on était dans l'ivresse  
Mais voici qu'arrivait l'heure de la détresse.  
Soudain l'on entendit les appels du tambour:  
La cloche, au même instant, gémit dans l'humble tour,  
Et l'église bientôt se remplit tout entière.  
Tremblant pour leurs époux, au fond du cimetière,  
Les femmes du village, en pleurs et longuement,  
Attendirent la fin du triste événement.  
Et, dans leur foi touchante, aux sépulcrales pierres,  
Elles allaient offrir des rameaux et des lierres,  
Qu'elles avaient coupés dans la forêt, là-bas.  
Voilà que sur les bords descendent ces soldats  
Que l'histoire implacable à jamais stigmatise.  
Ils marchent fièrement et, dans leur vaillantise,  
Ils battent le tambour sous les sacrés arceaux.  
Devant cette impudence et devant ces assauts,  
Une instinctive peur s'empare de la foule.  
Elle veut s'échapper, sortir. On la refoule;  
Et la porte se ferme au râle des verroux.  
Il passe sous la voûte un frisson de courroux;

Mais qu'importe l'effort que la ruse devance?  
Bientôt le commandant avec orgueil s'avance,  
Monte jusqu'à l'autel, se tourne et parle ainsi:  
«C'est sur l'ordre du roi que vous êtes ici...  
Il me faut, paysans, exécuter cet ordre,  
Comme il me faut aussi réprimer le désordre.  
Notre roi fut pour vous généreux et clément,  
Cela, vous le savez. Et cependant comment  
À ses bienfaits nombreux osez-vous donc répondre?  
Consultez votre coeur, il pourra vous confondre.  
Paysans, il me reste un devoir à remplir,  
Un terrible devoir; mais dois-je donc faiblir?  
Dois-je faire à regret ce que mon roi m'ordonne?...  
Je viens pour confisquer, au nom de la couronne,  
Vos terres, vos maisons, et tous vos bestiaux.  
On va vous transporter, grâce aux décrets royaux,  
Sur un autre rivage où vous serez, j'espère,  
Un peuple obéissant, travailleur et prospère...  
Vous êtes prisonniers, au nom du Souverain.»

de la ville. À la fin de l'été 1711, une flotte de 61 navires transportant près de 6000 hommes remonte le Saint-Laurent sous le commandement de l'amiral Hovenden Walker. Mais au cours d'une nuit enveloppée d'un épais brouillard que ne parvenait pas à dissiper un vent violent de nombreux navires s'abîment sur les récifs de l'île aux Oeufs. Devant l'ampleur des dégâts, l'amiral Walker rebrousse chemin.

Toutes ces guerres révèlent au grand jour l'envergure de l'enjeu économique de la fourrure et l'avidité de l'Angleterre comme de la France de posséder l'Amérique du Nord!

### LES FRÈRES LE MOYNE EN LOUISIANE

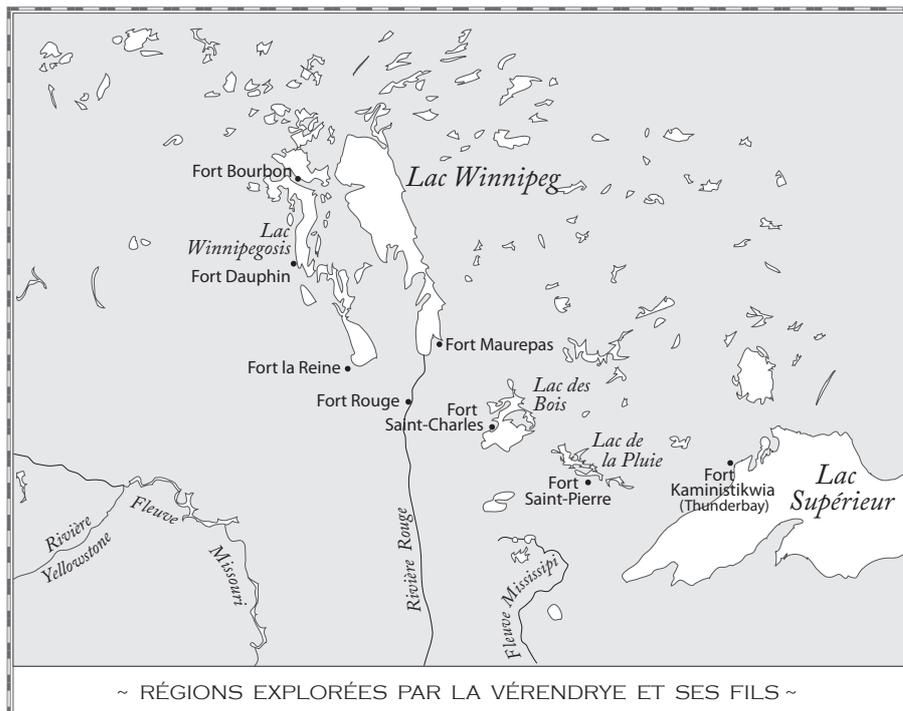
La paix ayant été rétablie en Europe avec les traités de Ryswick, Louis XIV demande à Pierre Le Moyne d'Iberville de réaliser le projet de colonisation envisagé par René Robert Cavelier de La Salle.

À la fin octobre 1698, le jeune Canadien et son frère Jean-Baptiste Le Moyne de Bienville quittent le port de Brest pour le golfe du Mexique. Après avoir fait escale à l'île Saint-Domingue, ils atteignent la côte ouest de la Floride puis longent le littoral du golfe. Le Moyne d'Iberville construit le fort Maurepas (aujourd'hui Ocean Springs) dans la baie de Biloxi et confie le commandement de la garnison à Jean-Baptiste. Il retourne en France où il est accueilli en héros par le ministre de la Marine, Louis Pontchartrain.

Le colonisateur sait pertinemment que l'Angleterre est déterminée à agrandir son emprise au-delà des Appalaches. Il recommande donc au ministre de peupler la Louisiane le plus rapidement possible. Il le prévient que la Nouvelle-France ne pourra soutenir indéfiniment la concurrence avec les colonies anglaises qui sont en pleine expansion. Celles-ci comptent déjà 275 000 habitants; la Nouvelle-France n'en a que 15 000... Pontchartrain déclare ne pas disposer des ressources nécessaires pour un projet d'envergure. Plusieurs analystes observeront que la France ne voulait pas déplaire à l'Espagne – son alliée contre l'Angleterre dans la guerre pour la Succession d'Espagne – qui revendiquait ce territoire. Pontchartrain accordera néanmoins à Pierre Le Moyne d'Iberville les moyens de retourner en Louisiane.

En janvier 1700, Le Moyne d'Iberville construit le fort Mississippi sur le fleuve du même nom et, en 1702, le fort Saint-Louis à Mobile. En 1706, il meurt de façon inattendue à La Havane, probablement de la malaria. Surnommé «Cid canadien»<sup>10</sup> par l'historien Benjamin Sulte, Pierre Le Moyne d'Iberville s'était imposé comme un navigateur audacieux, un militaire invincible, un corsaire redoutable et un homme d'affaires habile.

En 1717, Jean-Baptiste Le Moyne de Bienville fonde la Nouvelle-Orléans sur le fleuve Mississippi.



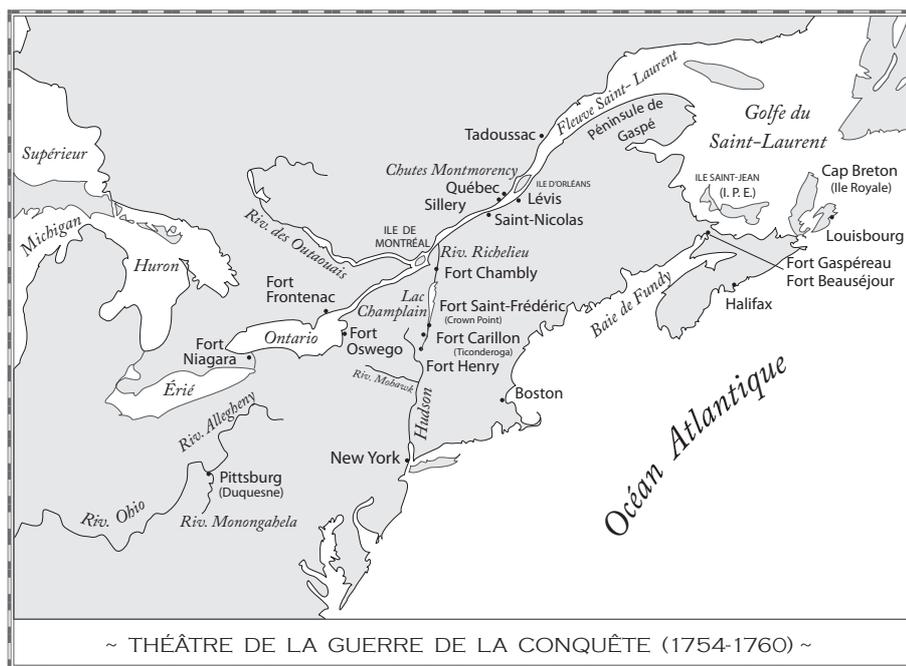
Pierre Gaultier de Varennes  
et de La Vérendrye  
(Jean Bailleul, Assemblée  
nationale)

### LA VÉRENDRYE ET SES TROIS FILS SUR LA ROUTE DE L'OUEST

Pierre Gaultier de Varennes et de La Vérendrye s'intéresse à la fabuleuse route transcontinentale lorsqu'il devient commandant du fort Kaministikwia (nord-ouest du lac Supérieur) en 1728. Il est âgé de 43 ans. À l'instar des autres explorateurs, il financera ses voyages avec les revenus de la traite.

De 1731 à 1743, La Vérendrye effectue quatre voyages entre le lac Supérieur et le lac Winnipeg avec ses fils Pierre, François et Louis-Joseph et construit sept postes de traite fortifiés – Saint-Pierre, Saint-Charles, Maurepas, Rouge, la Reine, Dauphin et Bourbon. N'ayant identifié aucun signe d'une voie navigable qui coulerait vers le Pacifique, les explorateurs parcourront la région sud du Manitoba. Ils atteignent d'abord la rivière Missouri dans l'actuel état du Dakota nord et le remontent jusqu'à sa jonction avec la rivière Yellowstone. Ils empruntent cette rivière et suivent son cours jusqu'au pied des monts Big Horn, contreforts de la chaîne des Rocheuses. Cette gigantesque forteresse s'avère infranchissable et la quête de la route se retrouve dans l'impasse... Le territoire exploré par les La Vérendrye est spectaculaire. Mais ce que veut la France, c'est la route de l'Ouest! Ils sont rappelés à Québec.

Les La Vérendrye passeront à l'histoire pour avoir été les premiers Blancs à atteindre les montagnes Rocheuses. Le mérite de les franchir et de rejoindre la rive du Pacifique reviendra à Alexander Mackenzie, 50 ans plus tard, en juillet 1793.



## LA NOUVELLE-FRANCE MENACÉE

Parcourue par les explorateurs, les marchands de fourrures et les missionnaires pendant quelque 135 ans, la route de l'Ouest était jalonnée de postes de traite dont la défense relevait de compagnies des troupes de la Marine. Mais la vallée de l'Ohio – également territoire français parce qu'ayant été explorée par René Cavalier de La Salle – ne possédait que le fort Vincennes, au confluent des rivières Ohio et Wabash. Dans les années 1740, les Français notent que de plus en plus de marchands anglo-américains circulent sur la rivière Ohio. Avec son bassin hydrographique de plus de 518 000 km<sup>2</sup>, la rivière facilitait l'accès à l'intérieur du continent et à la Louisiane. Le contrôle de cette voie de communication dans une région aussi riche en fourrures était primordial!

En 1749, le gouverneur de la Nouvelle-France envoie le capitaine Joseph-Pierre Céloron de Blainville affirmer l'autorité de la métropole. De Blainville remonte le Saint-Laurent, traverse les lacs Ontario et Érié et atteint la tête des eaux de l'Ohio (rivières Allegheny et Monongahela) après avoir franchi le portage Chautauqua. Il enfouit des plaques de plomb gravées au nom du roi de France au long du parcours pour en signifier la possession.

Quelques années plus tard, au printemps 1753, le capitaine Paul Marin de La Malgue érige une chaîne de postes fortifiés dans la région : Presqu'île (aujourd'hui ville Érié), Le Boeuf (Waterford) et Machault (Franklin, Pennsylvanie). Et pour affirmer encore davantage l'appartenance de la vallée de l'Ohio à la France, de La Malgue s'empare du poste de traite du virginien William Trent situé aux fourches de l'Ohio\*.

Robert Dinwiddie – lieutenant-gouverneur de la Virginie et membre de la Ohio Company – s'inquiète de la présence accrue de la France dans

\* L'effectif de l'expédition de l'Ohio (1753-1755) était constitué d'un millier de miliciens canadiens, de quelques centaines de réguliers des troupes de la Marine et de plusieurs centaines de guerriers appartenant aux communautés amérindiennes de la vallée du Saint-Laurent : Iroquois convertis (Mohawks, Onondegas), Abénaquis, Hurons, Algonquins et Nipissingues. L'aide des guerriers était essentielle à la survie de la Nouvelle-France; les administrateurs coloniaux leur accorderont des sommes importantes.

la région et décide de limiter son expansion. Cette compagnie avait été fondée dans le but d'acquérir des terres à l'ouest des Appalaches et de pratiquer le commerce des fourrures. Dinwiddie envoie donc une délégation de huit hommes sous George Washington – également membre de la Ohio Company – sommer les Français de partir. Le jeune officier essuie un refus catégorique.

En janvier 1754, avant même de connaître la réponse des Français, Dinwiddie dépêche des miliciens pour construire un fort sur l'emplacement de l'ancien poste du marchand William Trent. À peine la palissade est-elle terminée que des Français se pointent et chassent les Virginiens. Le fort est agrandi et nommé Duquesne, en l'honneur du gouverneur de la Nouvelle-France. Ce geste constitue l'élément déclencheur de la *French and Indian War*\* qui mènera à la conquête de la Nouvelle-France.

Au printemps, Robert Dinwiddie demande à George Washington de prêter main-forte aux miliciens qui devaient être cantonnés dans leur fort à la tête des eaux de l'Ohio. En route, Washington apprend que des Français en avaient pris possession. Il continue jusqu'au lieu appelé Great Meadows et érige une palissade (fort Necessity) en toute hâte. Des éclaireurs l'informeront qu'une troupe française campe à proximité. Il la surprend à l'aube du 28 mai : 10 soldats français sont tués ainsi que leur commandant Joseph Coulon de Villiers de Jumonville et 21 sont faits prisonniers.

Horatio Walpole écrira : «La salve tirée par un jeune virginien, au fin fond de l'Amérique, embrasa le monde.» L'écrivain du 18<sup>e</sup> siècle fait référence à la guerre qui avait débuté en Amérique avec la mort de Jumonville et qui éclata en Europe en juin 1756 avec le siège du territoire britannique de Minorque, en Méditerranée, par les forces françaises dirigées par le marquis de La Galissonnière. Le conflit allait s'étendre ensuite dans les colonies des puissances européennes dans les Antilles, en Asie et en Afrique. Deux cents ans plus tard, Winston Churchill énoncera à son tour que la mort de l'enseigne Jumonville avait déclenché la première guerre d'envergure véritablement mondiale.

Le 26 juin 1754, le capitaine Louis Coulon de Villiers parvient au fort Duquesne et apprend la mort de son frère Joseph. Il se lance à la poursuite des Virginiens avec son armée qui s'embusque dans les bois à proximité de Great Meadows. La bataille sera féroce. Le lendemain matin, Louis Coulon de Villiers propose une trêve. Après plusieurs heures de négociations, George Washington rend les armes.

En juillet 1755, le général Edward Braddock, commandant en chef des troupes britanniques en Amérique du Nord, tentera de reprendre le fort Duquesne à la tête d'une armée de 1500 hommes, à laquelle s'était joint George Washington. Les Français qui avaient eu vent de l'expédition se préparent à livrer «un combat à l'Indienne» avec une force composée de 36 officiers, 72 soldats réguliers, 146 miliciens canadiens et de quelque 700 Amérindiens. Washington avait prévenu Braddock qu'une telle tactique

\* Les historiens américains nomment *French and Indian War* cette période de conflits (1754-1763) pendant laquelle la France et la Grande-Bretagne se disputèrent le sort de l'Amérique du Nord. Pour leur part, les historiens canadiens rattachent ces conflits à la guerre de Sept Ans.

pourrait être utilisée. Mais persuadé de sa supériorité, le général ignore l'avertissement. Mal lui en prendra. L'armée française fait feu à couvert des arbres et des rochers et décime rapidement la force britannique: moins de 500 soldats sortent indemnes de la rencontre. Mortellement touché, Edward Braddock décède quatre jours plus tard, se demandant encore comment telle catastrophe avait pu survenir. Avec cette victoire, les Français maintiennent leur emprise sur la vallée de l'Ohio.

La Nouvelle-France demeurait cependant menacée sur plusieurs fronts. Le mois précédent, elle avait perdu l'Acadie avec la reddition des forts Beauséjour et Gaspereau. Son avenir allait se décider à Londres et à Versailles...

À Londres, le secrétaire d'État William Pitt, responsable de la stratégie de la guerre et des affaires extérieures, réussira à convaincre le cabinet Newcastle que le prochain conflit entre Français et Anglais allait être gagné en territoire nord-américain. Il obtient d'énormes subsides pour préparer la Royal Navy à la guerre.

À Versailles, on ignore l'enjeu nord-américain et la France opte pour la poursuite d'une guerre européenne. Elle y consacra l'essentiel de ses ressources militaires et financières. Au comte Louis-Antoine de Bougainville – aide de camp de Louis-Joseph marquis de Montcalm, commandant en chef des troupes françaises au Canada – qui implore son secours, Nicolas-René Berryer, ministre de la Marine, répondra avec mépris: «On ne cherche point à sauver les écuries quand le feu est à la maison.»

Les premières années de la guerre qui fera basculer le sort de l'Amérique du Nord favorisent les forces françaises: en 1756, elles s'emparent du fort Oswego, l'année suivante du fort William Henry et, en 1758, elles résistent à l'attaque du général James Abercromby sur le fort de Carillon.

Après ces victoires, la chance change de camp...

En juin 1758, le général Jeffrey Amherst gagne le contrôle de la vallée du Saint-Laurent en occupant la forteresse de Louisbourg\* qui offrait une vue sur les entrées dans le golfe du Saint-Laurent; le lieutenant-colonel John Bradstreet capture le fort Frontenac sur le lac Ontario. À l'automne, le général John Forbes et le colonel George Washington – auxquels s'étaient joints de nombreux transfuges amérindiens – marchent vers le fort Duquesne. Son commandant, François de Ligneris, le fait sauter plutôt que de leur rendre. Les cendres sont encore fumantes à leur arrivée. Ils construisent un autre fort qu'ils baptisent Pitt (actuelle ville de Pittsburg) en l'honneur du ministre William Pitt.

Rien ne semblait maintenant pouvoir arrêter les Britanniques... Au printemps et à l'été 1759, ils s'emparent des forts Oswego et Niagara sur le lac Ontario, William Henry sur le lac George, Carillon (Ticonderoga), Saint-Frédéric (Crown Point) et Chambly sur la rivière Richelieu. Les grands axes de communications vers l'intérieur du continent sont ainsi coupés et l'ancien sentier de la guerre sur la rivière Richelieu est libre...



Louis-Antoine de Bougainville  
Aide de camp du général Montcalm lors de la prise de Québec, il explorera la région du Pacifique sud en même temps que le capitaine James Cook, lui aussi un acteur dans la prise de Québec. (Collection privée)

\* Les Anglais s'étaient déjà emparés de la forteresse de Louisbourg, le 26 juin 1745, avec des miliciens du Massachusetts. Ils l'avaient rendue à la France le 28 octobre 1748 par le traité d'Aix-la-Chapelle, en échange de Madras.

## LA PRISE DE QUÉBEC... LA FIN DE LA NOUVELLE-FRANCE

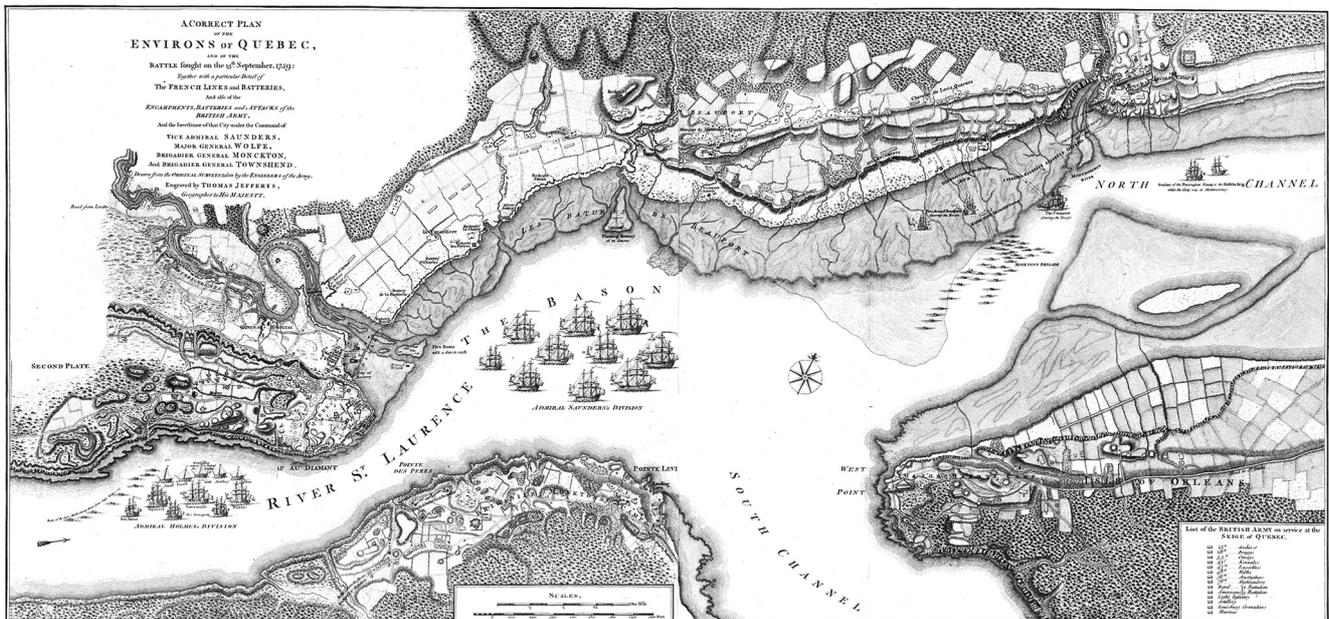
Au début juin 1759, c'est une véritable armada qui pénètre dans le fleuve Saint-Laurent : 169 navires commandés par le vice-amiral Charles Saunders transportent près de 10 000 soldats et 13 000 marins sous les ordres du major général James Wolfe, officier qui s'était distingué à Louisbourg. Charles Saunders dispose ses navires de façon à bloquer le passage aux bâtiments français qui pourraient ravitailler Québec et renforcer sa garnison. Cette manœuvre s'avérera une composante clé dans la chute de Québec.

Le 26 juin, l'armada arrive en vue de la ville. Le vice-amiral jette l'ancre au large de l'île d'Orléans. Comme elle n'était pas défendue, James Wolfe y installe ses troupes ainsi que ses quartiers généraux. Il construit ensuite des batteries sur la pointe de Lévis et fait dresser un camp sur la rive gauche de la rivière Montmorency, autres points non protégés.

Convaincu que Wolfe répéterait la stratégie utilisée par Phipps en 1690 et tenterait de débarquer dans la baie de Beauport, Montcalm avait concentré ses efforts à cet endroit. Il avait en outre fait ériger des retranchements entre les rivières Montmorency et Saint-Charles et avait fermé l'entrée de la Saint-Charles avec de gros troncs d'arbres.

Début juillet, des bâtiments ennemis croisent sur le Saint-Laurent entre l'île d'Orléans et Lévis. Le 12, le major général Wolfe ordonne le bombardement de la ville. Le 18, cinq navires de la Royal Navy dépassent le cap Diamant. Les Britanniques tentent sans succès d'aborder la Pointe-aux-Trembles, mais réussissent à Deschambault où ils détruisent des dépôts d'armes. Ils continuent à ausculter les rives du fleuve pour identifier un lieu de débarquement propice : la falaise leur semble peu surveillée à l'ouest de la citadelle. James Wolfe lui préférera cependant le voisinage de la chute Montmorency.

A Correct Plan of the Environs of Quebec and of the Battle Fought on the 13th September 1759 (Thomas Jefferys, London, 1762, Bibliothèque nationale du Québec)



Il commande une attaque au pied de la chute le 31 juillet. L'engagement est désastreux; environ 400 de ses soldats trouvent la mort. Les blessés sont transportés à l'Hôpital général, dans un méandre de la rivière Saint-Charles, hors des murs de la ville. Selon les témoignages de l'époque, Wolfe s'était montré très reconnaissant pour cet acte de civisme militaire.

En août, Wolfe effectue plusieurs tentatives de débarquement sur la côte de Beauport, toutes infructueuses. Il cherchera ensuite à entraîner Montcalm hors de ses fortifications, en terrorisant les paysans et en incendiant leurs fermes et leurs églises. Mais Montcalm tient à la sécurité que procurent les fortifications et déclare ne pas être prêt à sacrifier le Canada pour sauver quelques villages.

L'automne s'annonce... et Québec demeure imprenable.

Wolfe sait pertinemment que le Saint-Laurent sera entièrement recouvert de glace dans quelques mois et qu'il emprisonnera ses navires. La ville doit donc tomber au plus tôt! Il décide de tenter une manœuvre audacieuse, voire désespérée: son armée escaladera la falaise par un sentier qui avait été identifié au bas du ruisseau Saint-Denis, dans l'anse du Foulon. Wolfe obligera ainsi Montcalm à se battre à l'extérieur de ses retranchements.

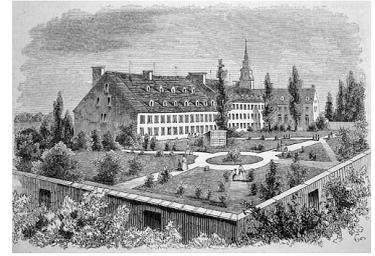
Montcalm avait déjà envisagé une telle tactique, mais avait conclu qu'elle était improbable. Ne laissant cependant rien au hasard, il avait placé des postes de garde et dressé des batteries dans les domaines Samos et Saint-Michel de Sillery et escomptait ainsi barrer la montée de la falaise.

De nombreux récits ont été publiés sur la bataille des plaines d'Abraham. Je me réfère à celui que le contre-amiral Charles Holmes a consigné quelques jours suivant la bataille dans son rapport<sup>11</sup> à l'amirauté, le 18 septembre 1759.

Le 5 septembre, une flotte composée de cinq vaisseaux et d'une quinzaine de transports de troupes passe devant Québec. Elle remonte le fleuve et mouille l'ancre à environ deux km en aval du village actuel de Saint-Nicolas. Le 12 septembre, en dépit de la résistance de plusieurs de ses officiers, Wolfe annonce le débarquement dans la nuit. «Cette tâche me fut assignée», relate Holmes. «Elle fut la plus hasardeuse de ma carrière en raison de l'éloignement de la grève, de l'impétuosité de la marée et de l'obscurité.»

L'armée gravit le sentier abrupt à la file indienne, gagne le plateau et surprend la garde française qu'elle capture avec son capitaine Louis du Pont Duchambon de Vergor\*. Pendant ce temps, le vice-amiral Saunders effectue plusieurs manœuvres et feintes devant Beauport pour déjouer la vigilance du marquis de Montcalm. Il pose notamment des bouées tout près du rivage comme s'il souhaitait ancrer ses navires pour un débarquement. Simultanément, le général de brigade, Robert Monckton, bombarde la ville depuis la pointe de Lévis.

Au petit matin, lorsqu'il apprend que le major général James Wolfe l'attendait sur les plaines d'Abraham, le marquis de Montcalm est stupéfait,



Hôpital général de Québec  
(*Harper's Monthly Magazine*,  
1859, vol. 18, no. 104,  
Bibliothèque de l'Assemblée  
nationale du Québec)

\* Ce Vergor est celui-là même qui est soupçonné d'avoir lâchement rendu la forteresse de Louisbourg aux Anglais le 26 juin 1745.

Vue de la Prise de Québec  
le 13 septembre 1759

On remarque les transports de troupes à fond plat qui se dirigent vers la grève de l'anse du Foulon, à Sillery. Ces équipements avaient été mis au point par l'armée et la marine pour des opérations conjointes. Chaque transport comprenait des rameurs à l'avant, des soldats au centre et un commandant à la barre.

(Laurie & Whittle, 1797, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, P600,S5,PGC49)



mais ne perd pas un seul instant pour contrer le sort. Il quitte son quartier général, situé à Beauport dans le manoir de l'officier Michel de Salaberry, et gagne rapidement la ville.

Le général français scrute l'horizon en direction des plaines d'Abraham et aperçoit les Britanniques. En fait, il n'en détecte qu'une fraction, la majorité des habits rouges étant hors de vue derrière le relief moutonneux des buttes à Nepveu. Trompé sur la véritable force de frappe de Wolfe, Montcalm décide de livrer bataille immédiatement, sans attendre de renforts.

À 10 heures, l'armée française est alignée devant l'armée britannique sur les plaines. Montcalm commande à ses soldats d'ouvrir le feu. Wolfe ne réagit pas. Montcalm ordonne une seconde charge. Wolfe contre-attaque et brise les lignes françaises. Le désordre s'installe au sein de l'armée française qui comprenait de nombreux miliciens peu habitués à une bataille rangée. Le régiment irlandais Lascelle s'élance et charge à la baïonnette. Il est aussitôt suivi par le 78<sup>e</sup> régiment Fraser Highlanders. C'est la déroute du côté français. La bataille aurait duré moins de 30 minutes.

James Wolfe est tué au combat. Le marquis de Montcalm, mortellement blessé, décédera le lendemain au château Saint-Louis. Il est inhumé dans la chapelle des Ursulines.

Les Britanniques occupaient les plaines d'Abraham, mais la ville était encore aux mains des Français. Ils construisent des batteries pour l'attaquer. Le 17 septembre, le vice-amiral Saunders déplace sept de ses meilleurs navires à distance de fusil de la ville et l'armée occupe le faubourg Saint-Roch.

La population est consternée.

Le commandant de la garnison, Claude-Nicolas de Ramezay, craint que les Britanniques ne tentent un débarquement à la faveur de la marée montante. Québec serait alors prise d'assaut par terre et par mer! Voyant la situation sans issue, il arbore le drapeau blanc. La capitulation est signée le lendemain; l'armée française quitte la ville avec les honneurs de la guerre. Quant à elle, l'armée britannique se prépare à affronter les rigueurs d'un premier hiver.

Au printemps, James Murray sort de la ville pour contre-attaquer l'armée française commandée par le marquis François-Gaston de Lévis, à Sainte-Foy. Ce geste n'est pas sans rappeler la décision malheureuse que le marquis de Montcalm avait prise l'automne précédent de rencontrer le général James Wolfe sur les plaines d'Abraham. Cette fois, les Français sont victorieux! Malheureusement, leur victoire est futile car des vaisseaux de la Royal Navy arrivent en vue de Québec quelques jours plus tard, transportant vivres et renforts. L'armée française n'a d'autre choix que battre en retraite vers Montréal.

Les Britanniques devaient encore s'emparer de cette ville pour parachever la conquête de la Nouvelle-France. Au début septembre 1760, trois armées totalisant quelque 18 000 militaires y convergent. Sous les ordres de James Murray, la première remonte le fleuve depuis Québec, la seconde commandée par Jeffery Amherst emprunte la voie du Saint-Laurent depuis le lac Ontario et la troisième avec à sa tête William Haviland descend la rivière Richelieu. Évaluant nulles ses chances de remporter une victoire, le gouverneur Philippe de Rigaud de Vaudreuil signe la capitulation le 8 septembre.

La Nouvelle-France n'existe plus...

#### LA TRANSLATION DES RESTES DU GÉNÉRAL MONTCALM DANS UN MAUSOLÉE DU CIMETIÈRE DE L'HÔPITAL GÉNÉRAL DE QUÉBEC

La guerre de la Conquête a fait plus de 2500 morts à Québec: de ce nombre, quelque 1050 soldats français, canadiens, acadiens, amérindiens et britanniques avaient été confiés aux soins des Hospitalières augustines de l'Hôpital général. Les soldats décédés sont enterrés dans leur cimetière. Le général Louis-Joseph marquis de Montcalm les y rejoint le 11 octobre 2001.

Ce jour-là, un convoi funéraire emportant ses restes quitte la chapelle des Ursulines de Québec, traverse la ville et atteint l'Hôpital général. Le général et ses soldats sont enfin réunis, 242 ans après la bataille des plaines d'Abraham.



Traversée sans retour  
(Pascale Archambault, 2001, Hôpital général de Québec)

## LE JOUR J DE LA PRISE DE QUÉBEC : POURQUOI LE 13 SEPTEMBRE 1759 ?

«UNE MARÉE PARFAITE, UNE LUNE IDÉALE...»

La coordination remarquable des forces terrestres et navales du major général Wolfe et du vice-amiral Saunders, les feintes exécutées les jours précédents, le choix du lieu de débarquement sur les berges de Sillery et son effet de surprise font de la prise de Québec un modèle d'une opération amphibie réussie.

Les travaux de D. W. Olson<sup>12</sup> et de ses collègues de la Southwest University du Texas ont récemment montré que la date choisie avait pu constituer un facteur déterminant de la victoire des forces anglaises.

Olson suggère que Wolfe savait que la marée de la nuit du 12 au 13 allait s'avérer idéale pour l'entreprise. Cette observation avait jusqu'à récemment échappé aux historiens. Les analyses d'Olson ont élucidé le calendrier de l'opération : l'étale à Saint-Nicolas, à 14 km en amont, s'était produit autour de minuit ; à deux heures du matin, la marée descendante atteignait deux nœuds, vitesse favorable au bon lancement des transports de troupes. De là, portée par un courant qui allait augmenter jusqu'à 5,7 nœuds à l'étranglement de l'actuel pont de Québec, la flotte avait pu parvenir à l'anse du Foulon à quatre heures du matin pile, encore enveloppée dans la pénombre de l'aurore, une heure 20 minutes avant le lever du soleil.

Outre cette synchronisation temporelle, la question relative à l'éclairage – suffisant pour permettre la coordination de la manœuvre, mais assez réduit pour minimiser les chances de détection – constituait aussi un paramètre tactique crucial. Olson note que les analyses précédentes se sont essentiellement limitées à l'intensité de la lune et à la possible couverture nuageuse qui avait pu masquer le mouvement de la flotte. Or la position de la lune et l'orientation de son éclairage sont bien davantage conséquentes que ne l'est son intensité. Comme le montre la simulation produite par un logiciel de type planétarium, un observateur placé sur le promontoire de Québec aurait vu la lune se lever en son dernier quartier peu avant 22 heures, au-dessus de l'île d'Orléans. Au fil de la nuit, elle se serait progressivement déplacée en direction sud-est, jusqu'à apparaître éventuellement au-dessus de la rive sud. Olson souligne que cette configuration ne permettait pas à la défense de Québec de distinguer clairement le chenal amont et que la flotte avait pu ainsi descendre le cours du fleuve sans courir le danger d'être détectée. Pour la force amphibie, cette orientation permettait de bien apercevoir les rives et facilitait grandement la manœuvre.

Olson montre qu'aucune autre date autre que celle du 12 au 13 septembre n'offrait ce double avantage d'une marée et d'une position lunaire aussi favorables. Son analyse lui avait de plus indiqué que les conditions astronomiques de 1759 se reproduiraient de manière presque parfaitement identique le 13 septembre 1998<sup>13</sup>. L'expédition qu'il organisa alors avec le concours de scientifiques de Pêches et Océans Canada permit de retracer le périple de la flotte au moyen d'un système de positionnement global et d'en vérifier le déroulement détaillé. Le bien-fondé du choix de Wolfe se trouva ainsi pleinement confirmé.

On peut se demander si ce choix fut fortuit ou soigneusement raisonné. Stacey<sup>14</sup>, un des grands historiens des événements de 1759, estime que la chance assura le triomphe de Wolfe. Les documents ne permettent pas de résoudre l'énigme, mais la singularité de la date tend à soutenir la seconde interprétation. L'amirauté anglaise disposait en effet d'une grande expertise en matière de navigation. Depuis la chute de Louisbourg en 1758, elle avait consenti des efforts considérables à la cartographie et à l'étude des courants. C'est ainsi que l'hydrographe James Cook<sup>15</sup> – lequel deviendrait ultérieurement l'un des plus illustres explorateurs de tous les temps – avait guidé l'arrivée de Saunders à Québec le 26 juin. Au cours des semaines précédant l'attaque de Québec, Cook avait procédé à de multiples relevés. Plus tard, en 1760, l'amirauté britannique publia ses cartes remarquables du Saint-Laurent. On constate donc que le savoir astronomique avait pu permettre aux forces de Wolfe et Saunders d'optimiser l'approche sur Sillery et de contribuer à ce que, le 13 septembre 1759, l'Histoire d'un continent bascula.

Texte : Denis Poussart



Louis-Joseph de Montcalm (statue de droite), James Wolfe (statue de gauche)  
On remarque au pied de l'ensemble un écu surmonté d'une couronne britannique et portant les armoiries du Québec. Les fleurs de lys soulignent les origines françaises de la majorité de la population, le léopard rappelle les liens du Québec avec la Grande-Bretagne et le rameau de trois feuilles d'érable symbolise son appartenance au Canada. L'expression «Je me souviens» sera consacrée devise officielle du Québec en 1939.  
(Louis-Philippe Hébert, 1885, Assemblée nationale du Québec)

La métropole avait déployé bien peu d'efforts pour conserver sa colonie, préférant combattre sa vieille ennemie la Grande-Bretagne sur le continent européen. Elle se montrera peu enthousiaste pour la récupérer lors des négociations qui ont lieu à Londres à la fin des hostilités. Son négociateur, Étienne-François de Choiseul, insistera auprès du négociateur britannique, John Russell, duc de Bedford, pour obtenir la Guadeloupe\* et ses îles adjacentes – alors sous possession britannique – et pour maintenir un accès à la pêche sur les Grands Bancs de Terre-Neuve.

La décision du ministre Choiseul rejoignait tout à fait la pensée de Jean-Baptiste Colbert. N'avait-il pas déjà déclaré : «Une colonie ne vaut que le grain qu'elle procure à la métropole.»

Feue la Nouvelle-France aura encore un autre détracteur célèbre en la personne de l'écrivain François-Marie Arouet dit Voltaire. Dans une lettre au ministre Choiseul datée du 6 septembre 1761, il mentionnait que la colonie du Canada était peu attrayante : «Je suis comme le public, j'aime beaucoup mieux la paix que le Canada ; et je crois que la France peut être heureuse sans Québec.»

C'est ainsi que le Canada et le Québec seront abandonnés... sans autre souci... et que la France récupérera la Guadeloupe lors du traité de Paris signé le 10 février 1763. De son empire territorial en Amérique du Nord, la France ne conservera que les îles Saint-Pierre et Miquelon et la Nouvelle-Orléans. Lui sera également concédé l'accès à la pêche «sur une Partie des Côtes de l'Isle de Terre-Neuve... et... dans le Golphe St-Laurent... à la Distance de trois Lieues de toutes les Côtes appartenantes à la Grande-Bretagne<sup>16</sup>.»

Au lendemain de la signature du traité de Paris, nombre de ceux qui possèdent biens et fortune – hauts fonctionnaires, dignitaires ecclésiastiques, marchands de fourrures et seigneurs – retournent en France. Le bas-

\* La Guadeloupe et sa position stratégique dans le commerce sucrier représentaient à l'époque une valeur hautement désirable.

\* À la fin du régime français, 70 000 à 80 000 habitants d'origine européenne vivaient dans la vallée du Saint-Laurent. Des quelque 9000 personnes qui s'y étaient établies avant 1760, seulement 350 n'étaient pas Françaises.

\*\* Après 1802, la North West Company doit déménager ses installations au fort William (aujourd'hui Thunder Bay), à la suite des pressions exercées par les Américains qui revendiquent la baie de Grand Portage.

clergé demeure au pays\*; il servira de porte-parole et d'intermédiaire au peuple auprès de la bureaucratie britannique.

Après la prise de Québec, de nombreux citadins s'installent en milieu rural. La ville ne retrouvera ses effectifs d'avant la Conquête (environ 8000 personnes) qu'à la fin du 18<sup>e</sup> siècle. À cette époque, quelque 180 000 Canadiens - près de 95% de la population totale du Bas-Canada - vivent à la campagne.

### LA NORTH WEST COMPANY SUR LA ROUTE DE L'OUEST

Les places laissées vacantes dans le commerce des fourrures avec le départ des marchands français sont rapidement comblées par des marchands écossais et anglais. Dès 1779, ils fondent la North West Company. Connus comme les Nor'Westers, ces marchands construisent leurs entrepôts à La Chine, à proximité des magasins de la Compagnie française de la baie d'Hudson. Chaque printemps, ils effectuent un voyage d'affaires dans les Pays-d'en-Haut.

Aussitôt la fonte des glaces sur le fleuve et la voie à nouveau ouverte à la navigation, ils quittent La Chine à bord de rabaskas et empruntent la route traditionnelle des fourrures jusqu'à Grand Portage\*\* sur le lac Supérieur pour rencontrer leurs partenaires hivernants. En juillet, le fort bourdonne d'activités avec les quelque 1000 commerçants, agents de traite, trappeurs et

#### LES NOR'WESTERS ET LEURS RÉALISATIONS À MONTRÉAL

Plusieurs marchands ont joué un rôle important dans la mise sur pied d'institutions montréalaises – la Montreal Bank, le General Hospital, le McGill College – et dans la réalisation du canal de La Chine.

John Richardson et William McGillivray font partie des fondateurs de la Banque de Montréal et de l'Hôpital général; ils offrent en outre le terrain pour la construction de l'hôpital. James McGill fera don de sa propriété et d'une somme de 10 000 livres à la Royal Institution for Advanced Learning pour la construction d'un collège qui deviendra l'Université McGill. La fondation de l'Institution royale pour l'avancement des sciences et la fondation du Collège McGill sont abordées dans le chapitre 10.



John Richardson et Joseph Frobisher sont les principaux promoteurs du creusage d'un canal permettant de contourner les rapides de Lachine. Un tel projet avait été suggéré dès 1670 au gouverneur de la Nouvelle-France par le supérieur des Sulpiciens, François de Salignac Fénélon. Entrepris en 1689 par François Dollier de Casson, les travaux avaient été interrompus lors du massacre de La Chine, repris en 1700, puis abandonnés. La construction est réalisée entre 1821 et 1825<sup>17</sup>.

James McGill  
(David Roger Curzon, 1996, campus Université McGill)



voyageurs canadiens qui y sont rassemblés. Un grand banquet a lieu lorsque les discussions d'affaires sont terminées. Les hivernants regagnent ensuite leurs comptoirs de traite au nord-ouest du continent avec des canots remplis de provisions et de marchandises de troc, pendant que les Nor'Westers reviennent à Montréal avec leurs rabaskas chargés de ballots de fourrures.

Employé de la North West Company, Alexander Mackenzie est affecté au fort Chipewyan, en 1787, alors sous la direction de l'agent de traite Peter Pond. Lors de conversations avec l'énigmatique Pond, Mackenzie avait cru comprendre qu'une rivière – dont la source était située à l'ouest du Grand Lac des Esclaves – se déversait dans l'océan Pacifique. Avec ces informations sommaires, des cartes fournies par Pond et sans grande expérience de la navigation céleste pour se localiser, il s'aventure sur la dite rivière en juin 1789. Il aboutit à la mer de Beaufort et de là dans l'océan Arctique...

L'explorateur est de retour au fort Chipewyan le 12 septembre. L'aller-retour – plus de 3000 km – n'avait duré que 102 jours. Il réalise que son manque de connaissances en astronomie et en cartographie l'avait empêché d'identifier sa position avec précision. Il rentre en Angleterre pour étudier et revient au Canada au printemps 1792, bien déterminé à identifier une route menant à l'océan Pacifique.

Le 12 octobre suivant, Alexander Mackenzie quitte le fort Chipewyan muni d'instruments scientifiques perfectionnés. Après avoir remonté et descendu maintes rivières et traversé de nombreux lacs dans un canot d'écorce, sur quelque 1500 km, il entreprend une marche de 350 km à travers les montagnes Rocheuses. Le 22 juillet 1793, Mackenzie et son équipe composée de six voyageurs canadiens, de deux guides amérindiens et d'Alexander Mackay arrivent au village amérindien Bella Coola situé au bord de la rivière qui porte le même nom. Celle-ci prend sa source dans les hauteurs des Rocheuses et rejoint l'eau salée de l'océan Pacifique! L'explorateur réalise qu'il a atteint son but.

Avec cette découverte, s'évanouit le rêve d'un itinéraire fluvial transcontinental permettant de gagner directement la Chine et les Indes. Mais le passage au-delà de l'Amérique du Nord demeurait à découvrir...

#### LES «VOYAGEURS» CANADIENS : HABILES, FORTS ET... GALANTS

Lorsqu'Alexander Mackenzie entreprend ses expéditions en 1789 et 1792, il sait qu'il peut compter sur l'expérience des voyageurs canadiens – souvent des Métis (sangs amérindien et français) – pour la survie en forêt. Aucun aspect de la pêche, de la chasse, de la descente de rivières tumultueuses et des portages ne leur était inconnu.

Les Joseph Landry, Charles Ducette, François Courtois et Jacques Beauchamp faisaient partie de l'équipe d'Alexander Mackenzie en 1792. Au retour de cette expédition, Mackenzie reconnaît ainsi leur habileté :

«Les Canadiens qui m'ont accompagné étaient les canotiers les plus expérimentés du monde<sup>18</sup>.»

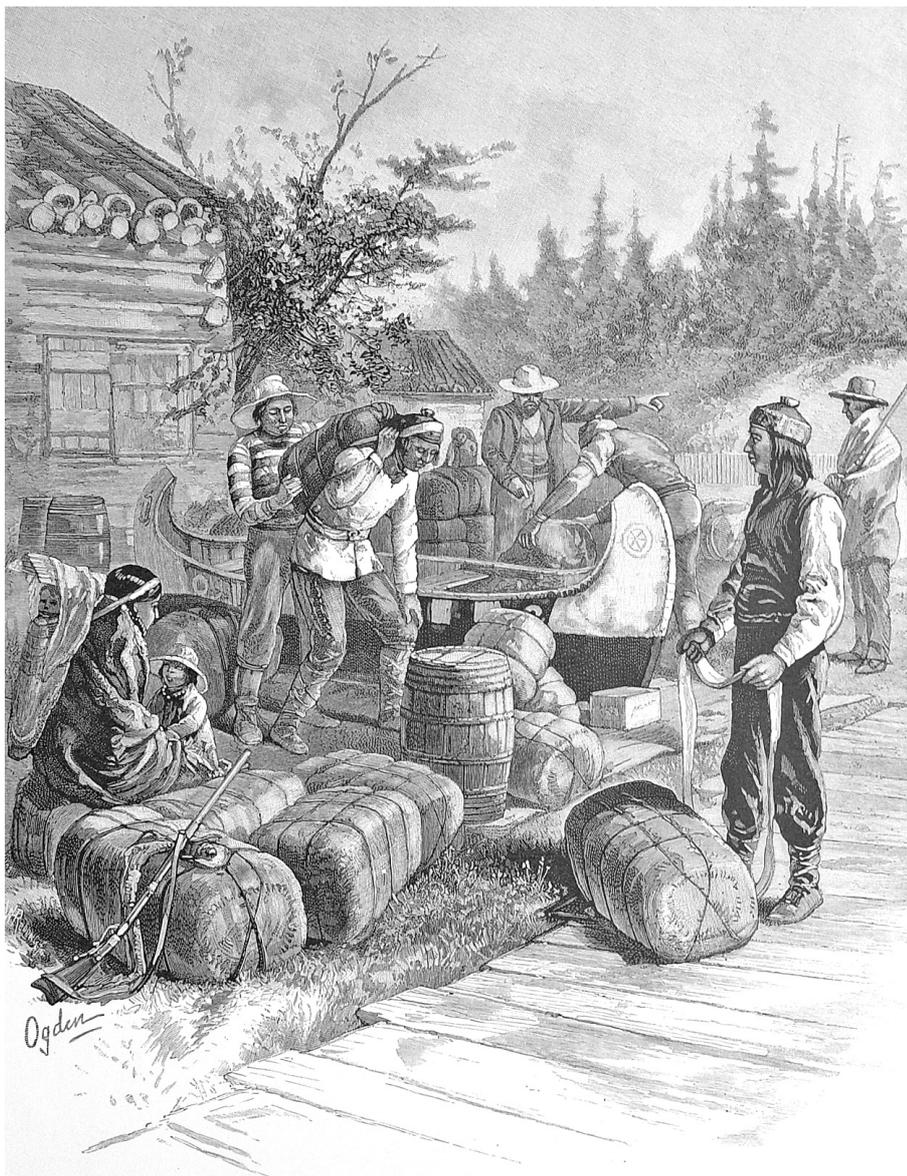


Shooting the Rapids  
(Frances Anne Hopkins, 1879,  
Bibliothèque et Archives Canada C-002774)

À l'été 1837, la critique d'art Anna Brownell Jameson effectue une excursion de Toronto à Mackinaw (Michigan) avec des voyageurs canadiens. Dans son livre *Winter Studies and Summer Rambles in Canada*, l'écrivaine souligne leur énergie, leur gentillesse et leur bonne humeur. Elle raconte leur façon cocasse d'évaluer les distances :

Les voyageurs mesurent la distance par pipes. Au bout d'un certain temps, il y a une pause et ils allument leurs pipes et fument pendant environ cinq minutes, puis ils se mettent à avironner de plus belle, à raison d'environ 50 coups à la minute ; on dirait

vraiment que nous volons au-dessus de l'eau. Trois pipes sont environ 12 miles. [...] Le lendemain, on déjeune dans une petite Île. Je trouvai le déjeuner installé sur un rocher, avec mon oreiller et un manteau disposés gentiment, et un bouquet de fleurs placé dessus. C'était là une galanterie jamais oubliée, quelquefois de l'un, quelquefois de l'autre de mes nombreux cavaliers [...] Les voyageurs chantent à l'unisson, élevant la voix et marquant la mesure avec leurs avirons. Un seul entonne toujours la chanson, mais en cela ils manifestent une diversité de goût et de talent. Si je désirais entendre *En roulant ma boule, roulant*, je m'adressais à Le Duc. Jacques excellait dans *La belle rose blanche* et Louis était délicieux dans *Trois canards s'en vont baignant*<sup>19</sup>.



At the Portage. Hudson Bay Company's Employees on their Annual Expedition  
(H.A. Ogden, *Picturesque Canada*, 1871, Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec)

#### LA COURTE VIE DE LA NORTH WEST COMPANY

L'éloignement toujours plus grand du territoire de trappage et la vive concurrence que se livraient la North West Company et l'Hudson Bay Company (22 personnes avaient été tuées dans des rixes à la rivière Rouge en 1816, à la suite de l'amertume accumulée chez les trappeurs) avaient conduit à une augmentation des coûts d'exploitation. Souhaitant augmenter leurs profits, les compagnies rivales s'associeront en 1821 sous l'unique raison sociale «Hudson Bay Company». Elles s'étaient disputé la suprématie du commerce des fourrures dans le Nord-Ouest pendant une quarantaine d'années.

Les entrepôts de Lachine continueront d'être utilisés pendant quelques décennies encore, même si seulement 5% du commerce total des fourrures expédié en Grande-Bretagne transite par le port de Montréal. Leur fermeture passera inaperçue, l'économie de la ville ayant déjà commencé à se diversifier avec l'industrie du bois et le commerce du blé.

L'archipel Arctique constituait à cette époque l'une des dernières voies navigables inexplorées au monde. Des explorateurs anglais s'étaient bien sûr aventurés jusqu'à la lisière est de l'archipel au 17<sup>e</sup> siècle, Samuel Hearne et Alexander Mackenzie s'étaient rendus sur la côte en voyageant sur les cours d'eau du continent, mais aucun Européen n'avait encore navigué à travers les îles de l'Arctique.

L'archipel demeurait une *terra incognita*...

### LA DÉCOUVERTE DU PASSAGE DU NORD-OUEST

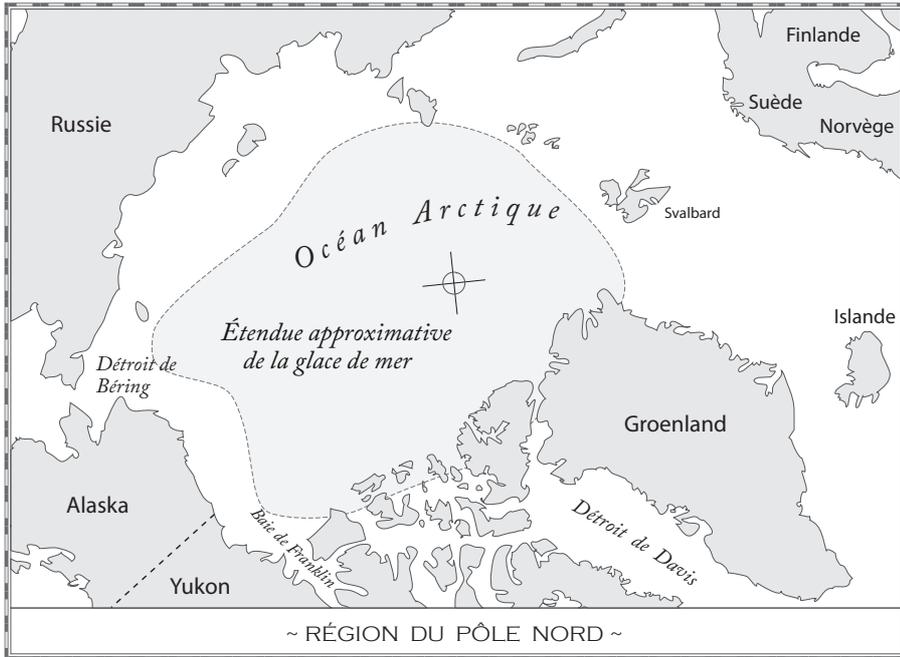
Au début du 19<sup>e</sup> siècle, lorsqu'elle réalise que la glace de l'océan Arctique était en train de fondre, la Royal Society décide de poursuivre les recherches des Frobisher, Davis, Hudson, Bylot, Baffin et Fox. L'observation lui était parvenue à la suite de témoignages de baleiniers qui avaient vu des banquises de taille exceptionnelle et un grand nombre d'icebergs – en provenance de la côte est du Groenland – dériver vers le sud.

L'Amirauté britannique confie à John Ross et à William Edward Parry la mission d'y aller relever les courants marins, les marées, l'état des glaces, le magnétisme et de recueillir tous les spécimens naturels pertinents.

Les explorateurs quittent Londres en avril 1818 et refont en quelque sorte le voyage qu'avaient effectué William Baffin et Robert Bylot 200 ans plus tôt: ils explorent à nouveau le détroit de Davis, les baies de Baffin et de Smith et les détroits de Jones et de Lancaster. Victime des mirages du Grand Nord, Ross ne discerne que des montagnes au fond du détroit



Iceberg au large de la côte est du Groenland



de Lancaster et décide de rebrousser chemin tandis que Parry suggère de continuer. En effet, après avoir observé attentivement le mouvement de la mer, celui-ci en avait déduit qu'il existait probablement un débouché à l'avant. Comme il le notera dans son rapport de voyage : «... la houle vient du nord-ouest selon la boussole et continue exactement comme elle le fait dans l'océan. On ne peut observer cette particularité sans se mettre à espérer qu'elle peut résulter du fait que ce bras de mer serait un passage vers une mer située à l'ouest.»

La controverse incite l'Amirauté à envoyer Parry poursuivre l'exploration du détroit de Lancaster l'année suivante. L'explorateur traverse ses eaux, confirme l'inexistence de montagnes et découvre le bras de mer Prince Regent, le détroit de Barrow ainsi qu'un groupe d'îles (Parry). Ce faisant, il devient le premier Européen à naviguer à l'intérieur de l'archipel Arctique. Parry poursuit encore vers l'ouest et franchit le 110° degré de longitude au large de l'île de Melville. Il hiverne dans le havre Winter ; son navire demeurera prisonnier des glaces jusqu'au 1<sup>er</sup> août 1820. L'été suivant, il pousse jusqu'au cap Dundas, puis rentre en Angleterre en novembre.

Parry passera trois autres hivers près d'Igloodik sur la côte est du bassin de Fox. Pour humaniser la vie de son équipage, qui doit survivre dans la noirceur de l'hiver et la désolation de l'Arctique, il modifie le système de chauffage pour réduire l'humidité dans les cabines et remplace les couchettes par des hamacs pour permettre une meilleure circulation d'air et obtenir plus de confort. Il organise ensuite une classe où les marins peuvent apprendre à lire et à écrire. Puis, à l'instar de Samuel de Champlain qui avait créé l'Ordre de Bon Temps pour soutenir le moral de ses hommes

en Acadie, Parry fonde le Royal Arctic Theater et présente une pièce avec costumes et éclairages aux 15 jours.

Pendant ces hivernages, l'explorateur effectue quotidiennement des relevés magnétiques et autres mesures scientifiques dans un observatoire qu'il a installé sur la rive. Avec des coéquipiers, il parcourt la région et découvre la faune, se lie d'amitié avec des Inuits et apprend beaucoup de leur culture et de leur mode de vie.

Parry effectue un dernier voyage dans l'Arctique en 1827 en vue d'atteindre le pôle Nord à travers les glaces de l'archipel Svalbard. Il atteint le 82° degré 45 de latitude, mais ne parvient pas au sommet de la terre. La Grande-Bretagne lui témoigne sa reconnaissance pour toutes ces années d'exploration dans l'archipel arctique en lui décernant le titre de «sir» en 1829.

En cette même année 1829, après avoir convaincu son vieil ami le distillateur de gin Felix Booth de financer son expédition, le capitaine John Ross retourne dans l'Arctique à bord du *Victory*. Il navigue cette fois jusqu'au fond du détroit de Lancaster, puis bifurque dans le bras de mer Prince Regent. De façon inattendue, les glaces emprisonnent le *Victory* et forcent Ross et ses hommes à vivre pendant quatre années consécutives au même endroit. Ils explorent la région avec le concours des Inuits qui s'étaient installés à proximité de leur navire. Ils découvrent un golfe et une péninsule qu'ils nomment Boothia en l'honneur de Felix Booth. Le 1<sup>er</sup> juin 1831, à l'occasion d'une excursion à l'ouest de la péninsule Boothia, James Clark Ross, neveu du capitaine, localise le pôle magnétique.

Au mois d'août 1833, un chenal apparaît enfin au milieu des glaces dans le bras de mer Prince Regent. Ross et son équipe s'y engagent à bord de chaloupes et sont rescapés par le baleinier *Isabella* qui les ramène sains et saufs à Londres.

Pendant que John Ross et William Edward Parry cherchaient le passage du Nord-Ouest dans l'archipel arctique, John Franklin effectue deux expéditions à travers lacs et rivières au nord-ouest du continent dans ce même but. En 1821, il suit le cours de la rivière Coppermine jusqu'à son embouchure et, en 1826, descend le fleuve Mackenzie jusqu'à la mer de Beaufort. Avec quelques membres de son équipe, Franklin explore la côte arctique en direction ouest tandis que les autres, dirigés par les explorateurs Richardson et Kendall, longent la côte dans la direction opposée jusqu'à l'embouchure de la rivière Coppermine. En 1827, Franklin publie le récit de ses expéditions dans l'ouvrage *The Polar Sea*.

Le 19 mai 1845, John Franklin entreprend l'exploration de l'archipel arctique avec les navires *Erebus* et *Terror*. Ceux-ci étaient équipés de moteurs à vapeur, d'appareils scientifiques, de vivres en conserve devant durer plusieurs années, d'une bibliothèque de plus de 2000 volumes, d'instruments de musique, d'un bateau de sauvetage fabriqué en caoutchouc des Indes, d'un singe et de deux chiens. La découverte du passage du Nord-Ouest par

## LE GÉOMAGNÉTISME

Le champ magnétique de la Terre est engendré par le mouvement du fer en fusion, hautement conducteur, qui constitue la région supérieure de son noyau (2900 à 5200 km sous la surface). Ce champ protège la Vie du vent solaire et des radiations cosmiques délétères. La rotation de la Terre induit de fortes accélérations centrifuges sur la matière en fusion et imprime au champ la forme d'un dipôle symétrique par rapport à l'axe de rotation. Comme le montre la figure 1, les lignes du champ émergent du pôle Sud, se retrouvent parallèles à la surface dans la région de l'équateur pour finalement replonger vers le centre quand elles parviennent au Nord. Les intersections avec l'écorce terrestre du faisceau de ces lignes et de l'axe de rotation définissent les positions du pôle magnétique et du pôle géographique Nord, respectivement. Sur une période plus courte que 10 000 ans, les positions des deux pôles peuvent différer considérablement.

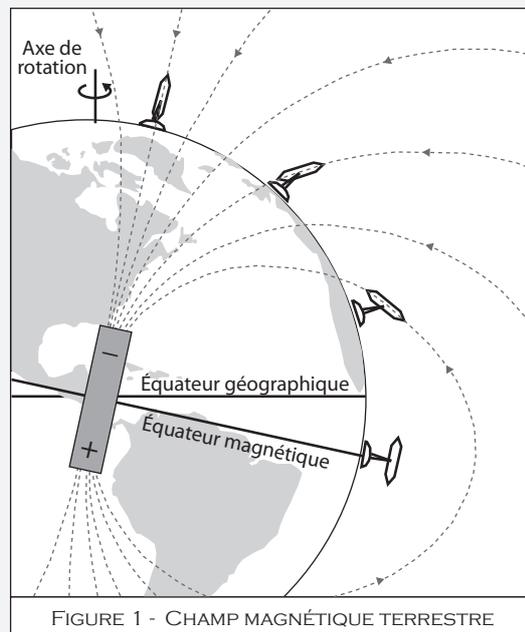


FIGURE 1 - CHAMP MAGNÉTIQUE TERRESTRE

La direction et l'intensité du champ géomagnétique varient constamment. On dispose de données qui remontent à l'an 1600 de notre ère, provenant de l'Observatoire de Greenwich (Angleterre) et d'estimés plus anciens de sources archéologiques. Mais ces variations diffèrent d'un continent à l'autre et ce n'est pas avant le voyage d'exploration de John Ross (1829-1833) que les premières observations directes de la position du pôle magnétique Nord ont été effectuées. Alors que John Ross cherchait le mystérieux passage du Nord-Ouest, son neveu James Clark Ross effectua des relevés et identifia le lieu où le champ magnétique pointait exactement vers le sol, au cap Adélaïde sur la côte ouest de la péninsule Boothia. Les déplacements du pôle magnétique ont depuis été mesurés par Roald Amundsen en 1903 et à plusieurs reprises par des scientifiques du gouvernement canadien (voir la figure 2). Les observations les plus récentes démontrent que les positions annuelles sont elles-mêmes des moyennes, et que le pôle peut se déplacer de 80 km dans une seule journée à la suite de variations du flux solaire.

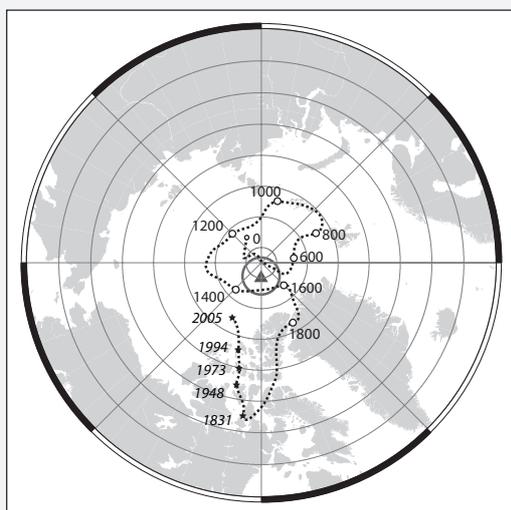
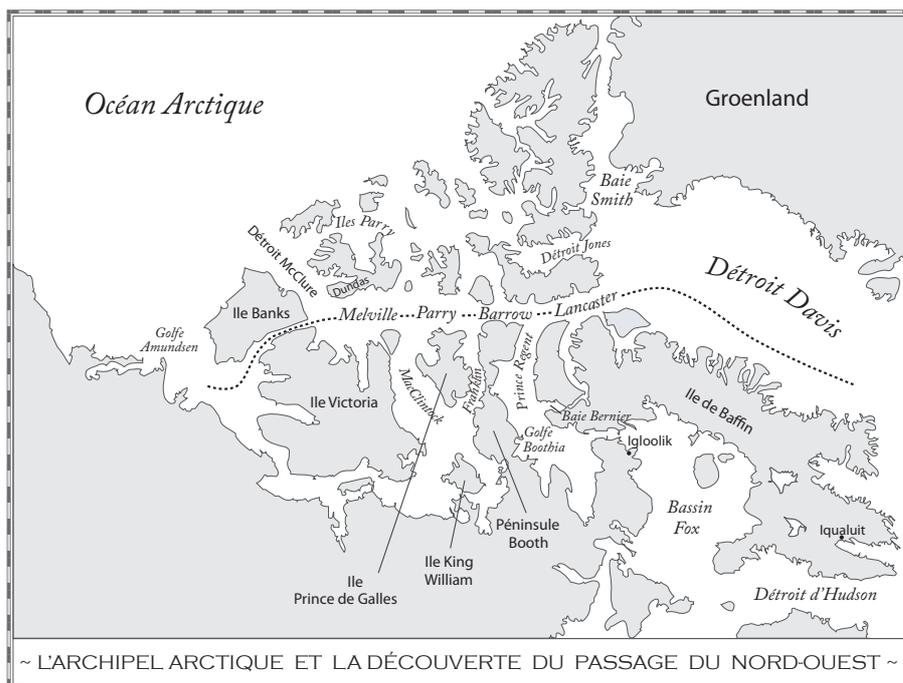


FIGURE 2 - DÉPLACEMENT DU PÔLE MAGNÉTIQUE

- Observations par archéomagnétisme
- ★ Mesures directes
- ⊕ Position moyenne depuis 2000 ans

La figure 2 montre aussi à quel point la navigation à la boussole peut s'avérer problématique dans l'Arctique. Non seulement la position absolue du pôle change-t-elle rapidement, mais l'orientation relative donnée par la boussole peut elle-même varier considérablement dans la région polaire. C'est ainsi que si John Ross s'était fié à la boussole pour naviguer au Nord, il aurait cinglé vers le Sud! Malgré ces aléas, les explorateurs souhaitaient utiliser le champ magnétique : la navigation céleste exige une visibilité favorable, ce qui se produit rarement dans l'Arctique...

Texte et figures : Adam C. Maloof



John Franklin est acquis pour plusieurs, autant à bord des navires qu'en Angleterre. Insaisissable jusqu'alors, le passage semblait maintenant à portée de la main, requérant seulement un ultime effort concerté pour en réaliser la conquête. Mais l'issue de cette expédition sera tout autre...

L'*Erebus* et le *Terror* ont atteint le nord de la baie de Baffin et se sont engagés dans le détroit de Lancaster à la fin juillet, affirmeront deux baleiniers qui les ont vus disparaître dans le brouillard. Ces vaisseaux ne seront plus jamais aperçus par quiconque. Franklin et ses 129 officiers et marins étaient entrés dans l'obscurité d'un mystère qui nous déconcerte encore aujourd'hui.

Les quelque 30 missions de secours qui sont envoyées dans l'Arctique de 1848 à 1859 pour retrouver Franklin et ses hommes ne fourniront que très peu de renseignements sur la catastrophe, sinon que l'explorateur serait décédé en 1847 dans l'île King William et que les équipages seraient morts l'année suivante de famine, de scorbut ou d'intoxication au plomb causée par des aliments en conserve.

Une expédition dirigée par Francis McClintock, de 1857 à 1859, découvre deux squelettes, deux fusils, et un bateau de sauvetage à Point Victory sur l'île King William. Puis, un siècle plus tard, on trouve le corps congelé de l'officier John Torrington attaché à son cercueil sur l'île Beech dans les Territoires du Nord-Ouest.

Malgré ces découvertes, le mystère demeure entier.

La disparition de John Franklin et de son équipe ne décourage pas les explorateurs britanniques. En 1850, Robert Le Mesurier McClure tente sa chance à partir de l'Ouest du continent sur l'*Investigator* : il traverse le dé-

troit de Béring, navigue dans la mer de Beaufort et découvre presque aussitôt un étroit passage (Prince de Galles) entre les îles Banks et Victoria. Il s'y engage et se retrouve immobilisé par les glaces. Il explore la région en traîneau au cours de l'hiver et note un autre détroit (vicomte de Melville / détroit de Parry). «Est-il possible que ces détroits communiquent avec celui de Barrow et forment le passage du Nord-Ouest?» écrira Le Mesurier McClure dans son journal.

Au printemps, lorsque l'*Investigator* est libéré des glaces, l'explorateur entreprend de contourner l'île Banks pour confirmer son hypothèse. Mais les glaces emprisonnent à nouveau son navire dans la baie qui porte aujourd'hui son nom. Le Mesurier McClure demeure dans l'Arctique un deuxième hiver, un troisième puis un quatrième. Il rentre finalement en Angleterre avec son équipage en septembre 1854, à bord du *Resolute* commandé par Henry Kellett.

Le Mesurier McClure avait vu juste: il avait effectivement identifié le passage du Nord-Ouest. Il recevra un prix de 5000 livres pour cette découverte.

Frobisher et Davis avaient acquis les droits de propriété de l'Angleterre sur l'archipel arctique en explorant sa côte est de 1576 à 1586. En effectuant l'exploration de sa côte ouest et en identifiant une voie navigable entre les îles Banks et Victoria, Le Mesurier McClure avait découvert le tronçon qui manquait pour compléter la route du légendaire passage du Nord-Ouest\*. La ténacité des nombreux navigateurs anglais, qui avaient exploré pratiquement tout l'archipel, avait fini par porter fruit.

En 1874, craignant que les États-Unis – alors en pleine expansion territoriale – n'entretiennent des visées trop directes sur l'archipel arctique, la Grande-Bretagne offre son transfert au Canada. De longues discussions sur la meilleure façon de le réaliser ainsi que de vaines tentatives pour définir les frontières de la région retarderont son annexion jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre 1880.

Le Canada ne s'intéressera à l'archipel que lorsque des explorateurs norvégiens et américains commenceront à y effectuer des missions scientifiques au nom de leur pays. En 1895, le gouvernement canadien crée le District de Franklin, incluant notamment les îles Ellesmere, Baffin et Victoria ainsi que la région continentale des péninsules Melville et Boothia.

Afin d'affirmer encore davantage sa souveraineté sur le Grand Nord, le gouvernement canadien mande le capitaine Joseph-Elzéar Bernier – fils d'une lignée de capitaines au long cours de l'Islet-sur-mer – de s'y rendre et d'en proclamer possession. Joseph-Elzéar Bernier remplit sa mission entre 1904 et 1911 sur le navire *Arctique*. Il réalisera ensuite, de 1911 à 1925, plusieurs missions de surveillance dans la région de l'Atlantique Nord pour protéger les droits de pêche et de chasse du Canada.

Le 7 octobre 1926, à Toronto, devant l'Empire Club of Canada, il décrit ainsi la cérémonie de prise de possession des îles de l'Arctique :

\* Cinquante ans plus tard, entre 1903 et 1906, le norvégien Roald Amundsen réussira le premier à traverser le passage sur toute sa longueur dans son navire *Gjøa*.



L'archipel Arctique  
1880 - 1980  
Timbre commémoratif  
émis le 23 janvier 1980  
(Société canadienne des postes)

J'ai d'abord pris possession de la Terre de Baffin pour le Canada en présence de plusieurs Eskimos, et après avoir tiré 19 coups, j'ai ordonné à un Eskimo de tirer le 20<sup>e</sup>, lui disant qu'il était maintenant Canadien. Une cérémonie semblable a été tenue le 1<sup>er</sup> juillet 1909, lorsque j'ai pris possession de la totalité de l'Archipel arctique entre le Canada et le 90<sup>e</sup> degré de latitude nord. J'ai érigé une plaque commémorative sur le rocher où l'explorateur Peary avait gravé ses initiales, pour rappeler l'acquisition de ce territoire nordique par le Canada. Cet événement a été célébré le 1<sup>er</sup> juillet, journée de la Confédération<sup>20</sup>.

Joseph-Elzéar Bernier décède en 1934. Au nord-ouest de l'île de Baffin, une baie sera nommée «Bernier» en son honneur.

Le 23 juin 1940, à bord du *St. Roch*, le capitaine Henry Larsen de la Gendarmerie royale du Canada entreprend à Vancouver une mission officielle pour le gouvernement : affirmer la souveraineté du Canada sur l'entière du passage du Nord-Ouest.

#### LA SOUVERAINETÉ DU CANADA SUR L'ARCHIPEL ARCTIQUE

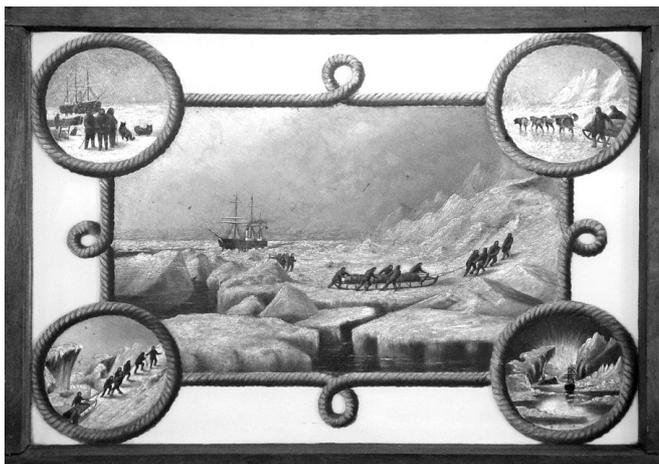
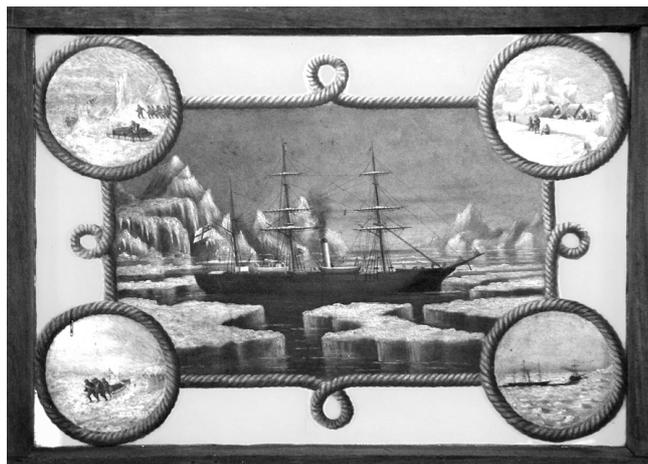
À ce jour, la souveraineté du Canada sur l'archipel arctique n'est pas remise en question, mais sa juridiction sur le passage du Nord-Ouest demeure problématique. En effet, par deux fois, des navires américains l'ont mise à l'épreuve en empruntant le passage sans autorisation du Canada - le pétrolier *Manhattan* en 1969 et le brise-glace *Polar Sea* en 1985. Pour les États-Unis, mais également pour plusieurs pays européens, le passage du Nord-Ouest constitue une voie d'eau internationale devant être régie par l'ensemble des transporteurs mondiaux et non exclusivement par le Canada, comme celui-ci le revendique. Vraisemblablement, les droits du Canada sur le passage du Nord-Ouest seront discutés en temps opportun devant la Cour de droit international.

Il est pertinent de se demander si le réchauffement de la planète, particulièrement marqué par la fonte accélérée des glaces - une réduction de plus de 20 % de leur surface depuis 30 ans - ne transformera pas, d'ici 20 ou 30 ans peut-être, le légendaire passage en une route commerciale viable et attrayante. Il en résulterait des dangers probables pour l'écologie fragile du Grand Nord.

Quoi qu'il en soit, la nordicité est omniprésente dans l'histoire du Canada : la morue, la baleine, le phoque, le castor, le caribou, l'ours blanc, les glaces et la neige, la nuit polaire et les aurores boréales ont été et sont encore des réalités de ce pays. L'établissement en cours de parcs nationaux dans le Nunavut et dans les Territoires du Nord-Ouest permettra de protéger la vaste gamme d'habitats qui assurent la subsistance des animaux vivant dans le Grand Nord et de faire découvrir un monde encore inconnu à la majorité des Canadiens.



Parc national Sirmilik du Nunavut  
Des marais luxuriants couverts de  
linaigrettes (lin des marais) s'étendent au  
pied d'une montagne de 2000 mètres.



Ces scènes ont été peintes par le capitaine Bernier pendant ses séjours dans l'archipel Arctique. (*Collection Literary and Historical Society of Quebec*)

Dès le mois d'octobre, la goélette est prise dans les glaces. Elle le demeurera pendant deux ans, n'entrant au port d'Halifax que le 11 octobre 1942. Cette mésaventure avait empêché le capitaine Larsen de remplir le véritable mandat qui lui avait été confié. Longtemps gardé secret, celui-ci consistait à appuyer une initiative canado-britannique au Groenland en vue de conserver une importante mine de cryolite (essentielle à la production de l'aluminium) hors de portée des Nazis. Ces derniers avaient envahi le Danemark et l'on craignait qu'ils ne s'emparent de la mine ou ne la détruisent.

Le 7 décembre 1941, alors que le *St. Roch* était toujours immobilisé dans l'archipel arctique, les Japonais bombardent Pearl Harbor, provoquant ainsi l'entrée des États-Unis dans la Deuxième Guerre mondiale. La protection de la mine sera désormais assumée par les Américains.

Le *St. Roch* et son capitaine Henry Larsen quittent le port d'Halifax pour le voyage de retour à la mi-juillet 1944. La goélette entre dans le port de Vancouver au début octobre, après avoir parcouru 14 500 km. Cet aller-retour d'une mer à l'autre demeure un record inégalé à ce jour.

**T**OUTE LA PÉRIODE QUI COMPREND LES 17<sup>e</sup> ET 18<sup>e</sup> SIÈCLES ET LA PREMIÈRE moitié du 19<sup>e</sup> aura été nécessaire pour identifier la morphologie territoriale du continent nord-américain.

Des dates charnières telles que 1608, 1763, 1793 et 1854 – depuis l'établissement d'une colonie française à Québec jusqu'à l'identification du passage mythique du Nord-Ouest – façonneront les dimensions géopolitiques du Canada.

Parallèlement allaient s'instaurer au Canada et évoluer des institutions politiques largement calquées sur celles de la France et la Grande-Bretagne.